

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Le Sucre.

L'Amérique ne nous a point donné la canne et le sucre, quoique beaucoup de livres le disent; l'une et l'autre nous viennent de l'Orient et étaient depuis longtemps connus en Europe quand Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. Voici les curieuses recherches de Legrand d'Aussy, sur ce sujet.

Théophraste chez les Grecs, Pline, Sénèque, Dioscoride et Lucain chez les latins, ne désignent le sucre que sous le nom de miel des roseaux; mais de leur temps on ne le connaissait que comme sirop; le secret de le blanchir, de l'épurer, de le durcir par la cuisson, n'avait point encore été trouvé. A la vérité, Pline et Dioscoride parlent de *sucre blanc*, *sec et cassant*, *de la grosseur d'une aveline*, *qu'on trouve dans la canne*; mais il est probable que les deux naturalistes ont été induits en erreur, et que la substance dont ils font mention est celle du roseau nommé bambou, lequel

porte, lorsqu'il est jeune, une moelle sirupeuse, et donne une sorte de sucre qu'on trouve consolidé autour des nœuds de la tige. Mais quand même ces auteurs ne se seraient point trompés, la substance qu'ils signalent ne serait pas encore le sucre véritable: cette neige solide qui répand sur tous les nerfs du goût, le baume exquis et salutaire du nectar.

On prétend que l'art de cristalliser le sucre est en usage depuis près de dix siècles chez les Arabes; il paraît de beaucoup postérieur en Europe, quoiqu'on ne puisse pas assigner l'époque précise où il y fut introduit. Selon Pancirole, c'était une pratique commune en Occident vers l'an 1471, et l'honneur de son importation serait dû à un Vénitien, qu'elle enrichit. Mais quant à la France, il est facile de prouver qu'elle avait du sucre raffiné plus d'un siècle et demi avant la découverte attribuée au Vénitien. Un compte de l'an 1333, pour la maison d'Humbert, Dauphin du Viennois, parle de *sucre blanc*. Il est aussi question de cette substance dans une ordonnance du roi Jean, en 1353, où on lui donne le nom de *cafetin*. Eustache Deschamps, poète, mort vers l'an 1420, dénombrant les différentes espèces de dépenses qu'une femme occasionne dans un ménage, compte celle du *sucre blanc* pour les tartelettes.

Le sucre était cependant rare et fort cher, s'il faut en croire la tradition. Saint-Dambray, étant au lit de la mort, voulant soulager sa conscience, laquelle apparemment lui reprochait quelque gain illégitime, donna à l'Hôtel-Dieu de Paris, comme un don d'une grande valeur, trois pains de sucre entiers. Pendant longtemps, le haut prix de cette marchandise la laissa comme l'eau-de-vie au rang des remèdes; les apothicaires la vendaient seuls, et de là vient ce proverbe, qui n'est point tout à fait oublié, d'*apothicaire sans sucre*, pour désigner un homme manquant de ce qui lui est le plus nécessaire. Dans le testament de Pathelin, l'apothicaire conseille au malade, entre autres remèdes, d'user de sucre fin :

User nous fault de sucre fin,
Pour faire en aller tout ce flume.

Ce sucre fin ou raffiné vint d'abord de l'Orient par la voie d'Alexandrie; il était apporté en grande partie par les Italiens, qui faisaient presque seul le commerce de la Méditerranée; peut-être même ceux-ci en fabriquaient-ils chez eux, car il paraît certain que les Siciliens avaient transplanté dans leur île les cannes à sucre dès le douzième siècle. Lorsqu'au commencement du quinzième Henri de Portugal voulut cultiver l'île de Madère, il y fit planter des cannes tirées de la Sicile. De Madère les Portugais les transportèrent au Brésil. L'Espagne introduisit aussi, à l'exemple du royaume son rival, la culture de la canne dans les royaumes d'Andalousie, de Grenade, de Valence, dans les Canaries et l'Amérique du Sud. Dès 1545, Ovando, gouverneur de Saint-Domingue, fit prendre aux Canaries une certaine quantité de cannes qu'il fit planter dans son île; grâce à la fertilité du climat, elles y prospérèrent tellement, que bientôt leur produit devint une des principales richesses des colons.

On voulut aussi exploiter la canne à sucre en France.

Quiquerant de Beaujeu, qui écrivait en 1551, dit que les Provençaux en cultivaient depuis deux ans, et qu'elles avaient très-bien réussi; mais ce n'était là que des essais restreints, et le commerce ne se peut entretenir qu'avec de plus grandes entreprises. A la même époque, Charles Estienne donnait ces détails curieux. « Les sucres les plus estimés sont ceux que nous fournissent l'Espagne, Alexandrie, et les îles de Malte, de Chypre, de Rhodes et de Candie. Ils nous arrivent de tous ces pays, moulés en gros pains. Celui de Malte est le plus dur, mais il n'est pas aussi blanc, quoiqu'il ait du brillant et de la transparence. Au reste le sucre n'est que le jus d'un roseau, qu'on exprime au moyen d'une presse ou d'un moulin; qu'on blanchit ensuite, en le faisant cuire trois ou quatre fois, et qu'on jette enfin dans des moules où il se durcit. » On voit qu'au seizième siècle les procédés pour raffiner le sucre étaient à peu près les mêmes que ceux dont on se sert aujourd'hui.

Au dix-septième siècle, la France consommait principalement le sucre de Madère et des Canaries. Il en arrivait aussi beaucoup par la voie des Hollandais. Celui-ci était nommé *sucre de palme*, parce que les pains étaient enveloppés dans des feuilles de palmier. Les Anglais, ayant beaucoup étendu cette culture aux Antilles, s'emparèrent bientôt de ce commerce, et vers 1660, ils fournissaient seuls tout le nord de la France.

Les avantages qu'offrait la vente de cette denrée, dont la consommation augmentait tous les jours, avaient enfin éveillé l'industrie de nos colonies d'Amérique; elles en formèrent un objet de spéculation, et voulurent aussi cultiver des cannes, ainsi qu'avaient fait les Espagnols et les Portugais. Mais ces cannes, elles n'eurent point la peine de les tirer des contrées étrangères; le sol de Saint-Christophe, de la Martinique, de la Guadeloupe, en produisait naturellement. Labat assure ce fait dans son

voyage aux Antilles, et défit de prouver qu'elles y ont été apportées du dehors, quoiqu'il convienne que les étrangers ont appris à nos colons l'art de fabriquer le sucre.

L. de MAS LATRIE.

Revue Littéraire.

Annuaire de la pairie, et de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié sous la direction de M. Borel-d'Hauterive, archiviste paléographe. Année 1843. Au bureau de la Revue historique de la noblesse, rue Bleue, 28.

Deuxième article.

Nous vous avons annoncé, mesdemoiselles, que nous vous donnerions l'histoire des principales maisons souveraines de l'Europe ; nous commençons par l'Angleterre, parce que cette puissance est notre proche voisine, et parce que c'est une femme qui la gouverne, une jeune, belle et courageuse reine.

GRANDE BRETAGNE. — ÉGLISE ANGLICANE.

(Maison de Brunswick-Lunebourg.)

« La dynastie des Plantagenets, dont les branches d'York et de Lancastre soulevèrent la sanglante querelle des Deux Roses, s'éteignit en 1485 avec Richard III, qui avait fait assassiner les enfants de son frère Édouard. Elle régnait depuis l'an 1154 et avait été appelée au trône par le mariage de Geoffroy Plantagenet avec Mathilde, fille de Henri I^{er} et rejeton de la race normande de Guillaume le Conquérant. Richard III fut tué dans un combat livré à son compétiteur, Henri VII, Tudor de Richemond, père de Henri VIII, simple gentilhomme qui descendait par les femmes de la branche de Lancastre, et qui épousa

la dernière héritière de celle d'York pour confondre les droits des deux lignes.

La maison de Tudor, éteinte avec Elisabeth fille de Henri VIII, fut remplacée par celle des Stuarts en la personne de Jacques I^{er}, déjà roi d'Écosse, arrière-petit-fils de Henri VII, par sa mère, la reine Marie Stuart. Ce prince eut pour successeur son fils Charles I^{er}, qui périt sur l'échafaud et laissa deux enfants. Charles II, l'ainé, mourut sans postérité en 1785 ; Jacques II, le plus jeune, fut détrôné en 1688 par son gendre, le prince d'Orange, stathouder de Hollande. A Guillaume III succéda, en 1702, sa belle-sœur Anne Stuart, fille puinée de Jacques II, morte sans alliance après douze ans de règne. En vertu d'une loi du roi Guillaume, qui déferait la couronne à la ligne protestante, Georges de Brunswick, électeur de Hanovre, héritier des droits de sa mère, Sophie, princesse Palatine, fille d'Élisabeth Stuart et petite-fille de Jacques I^{er}, fut appelé au trône, à l'exclusion du fils de Jacques II, réfugié en France et attaché au catholicisme. L'électeur de Hanovre était un rejeton de la branche de Brunswick-Lunebourg, détaché de la souche en 1546.

Georges I^{er} fut le bisaïeul de Georges III, qui mourut en 1820, laissant douze enfants de son mariage avec Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz. Georges IV, l'ainé, n'eut qu'une fille, mariée au prince Léopold, aujourd'hui roi des Belges, morte sans postérité. Guillaume IV d'abord succéda à son frère en 1830, et laissa lui-même le trône à sa nièce, la reine actuelle, dont le père, le feu duc de Kent, était le quatrième fils de Georges III.

Alexandrine-Victoria, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née le 24 mai 1819, fille du prince Edouard, duc de Kent, succède à son oncle Guillaume IV le 20 juin 1837, est couronnée le 28 juin 1838, mariée le 10 février 1840 à

Albert - François-Auguste-Charles-Emanuel, prince de Saxe-Cobourg-Gotha,

né le 26 août 1819, naturalisé dans la Grande-Bretagne par l'acte du 24 janvier 1840.

De ce mariage :

1^o Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, née le 21 novembre 1840.

2^o Albert-Édouard, prince de Galles, duc de Cornouailles, né le 9 novembre 1841.

Mère de la reine :

Marie-Louise-Victoire, née le 17 août 1786, fille de feu François, duc de Saxe-Saalfeld - Cobourg, veuve en premières noces, le 4 juillet 1814, du prince Emich de Linange; remariée le 29 mai 1818 au duc Édouard de Kent, quatrième fils de Georges III, veuve le 23 janvier 1820.

Oncles et tantes de la reine :

I. Guillaume IV, roi de la Grande-Bretagne et de Hanovre, né le 18 août 1765, marié le 11 juillet 1818 à

Amélie-Adélaïde-Louise-Thérèse-Caroline, reine douairière, fille de feu Georges, duc de Saxe-Meningen, née le 13 août 1792, veuve le 28 juin 1837.

II. Ernest-Auguste, né le 5 juin 1771, duc de Cumberiand, roi de Hanovre.

III. Auguste-Frédéric, duc de Sussex, né le 27 janvier 1773.

IV. Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge, né le 24 février 1774, marié le 7 mai 1818 à

Auguste-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet 1797, fille de feu Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel.

De ce mariage :

1^o Georges-Frédéric-Guillaume-Charles, né le 26 mars 1819.

2^o Auguste-Caroline-Charlotte-Élisabeth-Marie-Sophie-Louise, née le 19 juillet 1822.

3^o Marie-Adélaïde-Wilhelmine-Élisabeth, née le 27 novembre 1833.

V. Marie, veuve de Guillaume-Frédéric, duc de Gloucester, son cousin germain.

VI. Sophie, née le 3 novembre 1777.

Guillaume-Henri, duc de Gloucester, grand-oncle de la reine, mort le 25 août 1805, a laissé :

1^o Sophie-Mathilde, née le 23 mai 1779.

2^o Guillaume-Frédéric, duc de Gloucester, né le 15 janvier 1776, marié le 22 juillet 1816 à

Marie, fille de Georges III, née le 25 avril 1776, veuve le 30 novembre 1834.

Littérature Étrangère.

THE ROSE'S PERFUME.

How fair is the rose! What a beautiful flower!
In summer so fragrant and gay!
But the leaves are beginning to fade in an hour,
And they wither and die in a day.

Yet the rose has one powerful virtue to boast,
Above all the flow'rs of the field: [lost,
When its leaves are all dead, and its fine colours
Still how sweet a perfume it will yield!

LE PARFUM DE LA ROSE.

Comme elle est belle la rose! Quelle admirable fleur! dans l'été elle est si radieuse, si parfumée! Mais en une heure sa corolle commence à se faner, et un seul jour la voit se flétrir et mourir!

Ainsi déchuë, la rose peut cependant s'enorgueillir, car elle est encore au-dessus des autres fleurs de la terre; quand ses feuilles sont deséchées, quand elle a perdu ses belles couleurs, c'est encore elle qui exhale le plus doux parfum.

So frail is the youth and the beauty of men,
Though they bloom and look gay like a rose :
For all our fond care to preserve them is vain ;
Time kills them as fast as he goes ,

Comme la rose, nous pouvons fleurir et briller ; comme la rose, la jeunesse et la beauté sont passagères : car tous nos efforts pour les retenir sont vains ; le temps les détruit dans sa course.

Then I'll not be proud of my youth or beauty
Since both of them wither and fade :
But gain a good name by performing my duty ;
This will scent like a rose when I'm dead.

WATTS.

Donc, je ne serai fière ni de ma jeunesse ni de ma beauté puisqu'elles se flétrissent ; mais, par l'accomplissement de mes devoirs, je tâcherai de me faire un renom qui, comme le parfum de la rose, puisse subsister après moi.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Éducation.

La Fille de l'Émigré.

I.

En 1792, par une de ces nuits âpres, sombres et glaciales du mois de décembre, au nord de la France, un fugitif, une femme et une jeune fille, sous des habits d'homme, traversaient à pied la forêt des Ardennes. Ils marchaient soupçonneux et craintifs, guettant le silence et les ombres, s'arrêtant court au moindre bruit, et reprenant leur course aventureuse et rapide alors qu'ils jugeaient le danger moins près d'eux.

La jeune fille, à la chevelure blonde et soyeuse, au teint lisse et rosé, les encourageait par la fermeté de sa résolution ; car loin d'exciter son ardeur, ses compagnons étaient contraints de la modérer ; ni la proscription qui les forçait à fuir, ni les dangers qui les menaçaient, ni les intempéries de la saison, ne faisaient chanceler son courage.

Jusqu'alors, la tempête qu'ils entendaient mugir dans les profondeurs de la forêt, au lieu de les gêner avait accéléré leur course ; mais tout à coup le vent du nord en soufflant par raffales abattit des flocons de neige ; le ciel et la terre se confondirent dans une uniforme et perfide blancheur ; plus de rayon conducteur, plus de chemin tracé... chaque pas pouvait les conduire à un abîme.

« Quelle nuit ! » murmura l'homme. Les deux femmes s'arrêtèrent simultanément en élevant leurs yeux et leurs mains vers le ciel, comme pour implorer un secours inespéré, mais qu'ils n'eussent osé réclamer de personne.

« Halte-là !.. qui vive ? » cria-t-on tout près d'eux.

Sans répondre un seul mot, ils se blottirent derrière un tronc d'arbre, et attendirent quelques minutes pour se consulter à voix basse ; puis prenant tout à coup une subite résolution, l'homme et la femme saisirent la jeune fille chacun par une main, et glissant sur la neige comme des couleuvres, ils s'élancèrent dans une direction opposée à celle qu'ils suivaient auparavant. La neige avait cessé de tomber ; à la lueur blafarde des pâles rayons de la lune ils avaient vu scintiller les armes des soldats de la république ; fossés, fondrières, tout disparut en même temps derrière les fugitifs.

poussés par un de ces élans frénétiques auxquels s'abandonne parfois la nature humaine en un pressant danger.

« Peine inutile ! » dit tout à coup la femme en s'arrêtant découragée, peine inutile ! nous sommes poursuivis. Écoutez !... Entendez-vous?... »

En ce moment on distinguait la marche uniforme et cadencée des soldats.

« Les voilà qui s'approchent, reprit-elle ; dans un instant ils nous rejoindront et nous serons prisonniers ; dérobez votre tête et celle de cette enfant à la hache du bourreau ; fuyez, mon ami, dit-elle à l'homme en se laissant tomber avec accablement au pied d'un arbre, fuyez tandis que vous le pouvez encore ; emmenez Christine ; quant à moi je ne saurais aller plus loin ; je vous en conjure, abandonnez-moi ; je porterai seule la peine de ma faiblesse, ou si toute générosité n'est pas éteinte dans le cœur de ces soldats, peut-être auront-ils pitié d'une faible femme qui n'a d'autres crime à se reprocher que les bienfaits dont elle a comblé la plupart d'entre eux.

— Demandez donc de la pitié à des canibales ! murmura le fugitif, qui, rassemblant toutes ses forces, releva sa compagne et la contraignit à fuir vers une immense plaine de neige qui se déroulait à leurs yeux.

A peine avaient-ils fait quelques pas que, derrière eux, de vives clameurs s'élevèrent.

« Arrêtez ! arrêtez ! Vous tombez à l'étang du Cerf ; vous allez vous noyer !

— L'étang du Cerf ? répéta l'homme en s'arrêtant aussitôt ; alors nous sommes près de la caverne du Renard, nous pouvons encore être sauvés. De grâce ! un dernier effort ! ajouta-t-il en s'adressant à ses compagnes ; attachez-vous à moi, ne me quittez pas ! » Avec une assurance qui témoignait de la connaissance des localités, et après une courte inspection des lieux, il se laissa glisser dans un ravin profond, entraînant après lui sa femme et sa fille, qu'il

serrait convulsivement dans ses bras. Tous trois arrivèrent par ce moyen périlleux à l'entrée d'une grotte spacieuse ; ils s'y blottirent et attendaient, sans respirer, les résultats de cette subite disparition.

« Soldats ! dit à haute voix le chef au-dessus de leur tête, fouillez partout, ils ne peuvent nous échapper ; ce sont les émigrés que nous cherchons, je les ai reconnus. Celui qui le premier aura l'audace de s'en emparer est assuré d'une bonne récompense.

— O maman ! maman ! nous sommes perdus, balbutia la jeune fille en se jetant au cou de sa mère, qui se laissait tomber elle-même dans les bras de son mari.

— Courage ! courage ! répéta ce dernier ; faut-il ainsi désespérer du sort ? »

Il se débarrassa de leurs bras pour appliquer son oreille contre terre ; les lueurs incertaines et tremblotantes de la lune qui s'infiltraient entre les fissures du rocher, éclairaient ce tableau de sombre intérieur.

« Silence ! dit-il en se relevant ; ils ont découvert les traces de nos pas... Oui, ajouta-t-il en secouant tristement la tête, il y en a parmi ces soldats qui connaissent sans doute les localités ; ne nous ont-ils pas avertis tout à l'heure du danger que nous courrions près de l'étang du Cerf?... En ce cas plus de moyens de salut ! S'il n'y avait que moi, ajouta-t-il, je dirais : Que la volonté de Dieu soit faite ! Ah ! pourquoi ai-je accepté votre dévouement à toutes deux ! ma femme, mon enfant devenir la proie de la guillotine... du bourreau !...

— A moi ! à moi ! je les tiens ! voici les traces de leurs pas sur la neige, ils ont glissé par ce ravin, dit le chef.

— Hourra ! hourra ! répétèrent les soldats en se précipitant vers la caverne.

— Arrière ! cria leur chef, jeune homme à l'air fier et martial, portant l'épaulette de sous-lieutenant ; laissez-moi reconnaître la place. »

Il pénétra seul dans la caverne.

Le fugitif avait armé ses pistolets ; mais

ne voyant venir à lui qu'un seul homme, il les laissa tomber à ses pieds.

« Rendez-vous ! rebelles à la loi , prononça l'officier, se tournant vers l'entrée de la caverne ; toute résistance est inutile et ne ferait qu'accélérer votre perte. »

Puis, s'approchant du proscrit : « Marquis d'Amorcy, » lui dit-il ; puis il ajouta quelques mots à voix basse qu'il termina ainsi : « Ne faites ni résistance ni tentative pour vous échapper ; suivez exactement mes recommandations , et soyez prêt à tout événement. »

Lorsqu'elles avaient cru voir la caverne envahie par les soldats, les deux femmes étaient tombées à genoux, cachant leur tête dans leurs mains ; en écoutant ces dernières paroles, elles se relevèrent subitement et s'approchèrent de l'officier ; mais il les repoussa brutalement, et les chassant hors de la grotte il leur cria : « Allons ! marchez, aristocrates ! votre compte est bon et sera bientôt réglé. »

La jeune fille rabattit sur ses yeux son feutre à larges bords et croisa son manteau sur sa poitrine de façon à n'être pas reconnue.

« Soldats ! à vos armes ! cria l'officier en dehors de la caverne ; formez un bataillon, les prisonniers au milieu de vous, attention à leurs mouvements. En avant, marche ! » ajouta-t-il lorsque tout fut disposé selon ses ordres.

Bientôt on arriva à une hutte de bûcheron, étape indispensable, vu le danger de s'égarer sur les chemins ou de s'engloutir dans la neige. A cette époque de troubles politiques où l'on traquait les nobles comme des bêtes fauves, ces expéditions nocturnes étant habituelles, chaque soldat se réjouit de trouver un refuge contre le froid ne manquaient pas : ils abattirent des arbres qu'ils jetèrent sans façon dans l'âtre de la cabane. L'escouade entière fit cercle autour du foyer pétillant ; puis quand le calorique eut dégourdi les membres et rendu à chacun sa bonne humeur, les propos

joyeux circulèrent assaisonnés de la ration d'eau-de-vie que le chef avait eu la précaution de faire doubler ce jour-là. Insensiblement à l'ivresse succéda ce sommeil de plomb, résultat de la chaleur et de la fatigue. La sentinelle seule resta chargée de la surveillance des prisonniers, qui tremblotaient dans un coin obscur de la cabane. Mais la sentinelle elle-même, succombant au sommeil et à l'ivresse, ne tarda pas à ronfler de concert avec ses camarades. Un seul homme veillait pour tous en cette occurrence : c'était le chef de l'expédition. Après qu'il se fut assuré que même l'éboulement du monde n'éveillerait par les dormeurs, lentement et à pas muets il s'approcha des prisonniers.

« Alerte ! leur dit-il à voix basse, voici le moment de fuir. Des chevaux vous attendent à la Croix du Chêne ; je vous ai ménagé des passe-ports, les voici. Sachant que vous deviez être poursuivis, j'ai sollicité le commandement de l'expédition ; c'était le seul moyen d'assurer votre fuite. »

Le marquis d'Amorcy allait s'étendre en remerciements. « Je n'exige qu'une chose, dit le jeune homme en l'interrompant ; c'est le serment que vous ne porterez jamais les armes contre la France ; à cette condition je ne croirai pas, en favorisant votre fuite, manquer à mon devoir, mais épargner un crime à mes concitoyens. »

Le marquis fit ce serment ; la marquise serra sur son cœur la main du sous-lieutenant, et lui dit d'un ton pénétré : « Justin, vous êtes un digne jeune homme !

— Madame, répondit-il avec modestie, j'ai gardé le souvenir de vos bontés lorsque je n'étais que le fils de votre garde-chasse ; j'eusse été trop heureux de vous prouver ma gratitude en des circonstances meilleures ; mais je n'ai pu changer les événements...

— La Providence se chargera de m'acquitter, Justin, car elle ne laisse aucune bonne action sans récompense, reprit la marquise.

— De grâce, hâtez-vous, fuyez, marchez sans relâche jusqu'à la frontière ; évitez les villes et les postes importants : que Dieu vous garde, et bon courage ! »

Cela dit, il se disposait à faciliter leur évacion en ouvrant lui-même la porte, lorsque la sentinelle qui rêvait de trahison se prit à donner l'alarme. Chaque soldat sauta instinctivement sur son fusil ; les prisonniers se blottirent de nouveau dans leur coin en retenant leur souffle, tandis que Justin, après avoir fait l'appel de ses troupes, relevait la sentinelle et donnait le mot d'ordre ; puis tout retomba dans un silence accompagné de prodigieux ronflements ; mais le soldat en faction ne dormait plus, et probablement ses compagnons ne tarderaient pas eux-mêmes à s'éveiller.... L'anxiété des proscrits augmentait de minute en minute ; la nuit s'enfuyait, et avec la nuit tout moyen de salut... Il ne serait même plus au pouvoir de Justin de les sauver s'il n'y parvenait en ce moment.

Il fallait trouver un moyen ; le jeune homme s'y ingéniait de toutes ses forces et n'imaginait rien qui pût le satisfaire, lorsque s'armant tout à coup de résolution, il ouvrit la porte, sous prétexte d'inspecter le ciel, et tandis que la sentinelle lui tournait le dos, il fit glisser l'un après l'autre les prisonniers en dehors. C'était beaucoup déjà, mais ce n'était pas tout ; il fallait détourner l'attention de la sentinelle et masquer le bruit de cette fuite imprévue ; il entonna donc quelques strophes de la Marseillaise, et continua de chanter indifféremment en battant la mesure avec son pied jusqu'au moment où, ne distinguant plus rien au loin, il rentra dans la cabane, l'esprit allégé et le cœur content d'avoir soustrait ses anciens maîtres aux dangers qui les menaçaient. Mais pour sauver leur tête il venait de compromettre la sienne ! Vainement, couché dans un coin de la hutte et roulé dans son manteau, chercha-t-il à dormir, l'inquiétude le tenait éveillé. Si on allait soupçonner sa trahison ? La ré-

publique, mère implacable, ne pardonnait pas même à ses enfants ! S'il pouvait accuser le hasard?... Le hasard répondit à ce désir. Le vent ébranla jusque dans ses fondements cette hutte mal jointe, et fit voler avec fracas quelques planches vieilles qui bouchaient une ouverture tenant lieu de fenêtre... profitant avec audace de cet incident, l'officier se dresse comme un spectre et donne l'alarme en criant : « Trahison ! » On rallume promptement le feu, on cherche les prisonniers... ils avaient fui. Les soldats se mirent en devoir de les poursuivre ; mais l'officier n'avait garde de mettre ses limiers sur les traces du marquis ; il prit une direction toute opposée et rentra dans la garnison après de vaines recherches et des fatigues sans résultat.

La justice néanmoins n'abandonna pas ainsi ses droits ; on fit passer le sous-lieutenant devant un conseil de guerre ; mais Justin était aimé des soldats et généralement connu de ses chefs pour un chaud patriote, il eut de puissants défenseurs et fut absous.

II.

Le marquis d'Amorcy et sa famille réfugiés à Bruxelles, un magnifique hôtel fut meublé, de nombreux domestiques furent engagés. Tout entier à des pensées d'orgueil, oubliant les dangers qu'il avait courus, la perte de ses biens confisqués et la précarité de sa situation, le marquis se faisait une loi de figurer noblement en pays étranger. Il est vrai que, s'abusant ainsi que tous ceux de sa caste sur les intentions des puissances étrangères à l'égard de la France, il rêvait une restauration prochaine après un court exil, et jamais l'idée de ménager les ressources qu'il s'était procurées pour fuir ne vint se présenter à son esprit : le possesseur d'une fortune princière ne devait-il pas trouver toujours, à la faveur de son nom, un crédit assuré, même au milieu d'une population économe et laborieuse comme l'est celle de la Flandre ?

La conduite sage et modérée de la marquise opposait un contrepoids aux folies de son mari ; retirée dans le secret de sa maison et prévoyant un triste avenir, elle s'occupait à compléter l'éducation de sa fille en lui enseignant les travaux utiles et agréables qui seraient peut-être bientôt sa seule ressource pour exister, et qui avaient jusqu'alors été ignorés de Christine, beaucoup plus occupée de chasse et d'équitation que de broderie et de couture.

Bientôt toute espérance de rentrer un jour dans leurs biens fut perdue pour les émigrés ; il fallut renvoyer les nombreux domestiques, quitter le riche hôtel ; mais le marquis n'en tint compte et continua, pour se distraire de ses malheurs, de passer ses journées dehors avec ses compagnons d'infortune.

La marquise et sa fille se consumaient dans un travail excessif, afin de ne rien retrancher au bien-être habituel du marquis ; mais le jour arriva où le travail et le chagrin firent succomber la pauvre mère affligée. Assise nuit et jour au chevet de la malade, Christine se désolait de ne pouvoir la rappeler à la vie. Le marquis se montrait rarement chez lui. Un soir dans une vaste chambre, près du lit de la mourante, un prêtre agenouillé récitait à mi-voix les prières des agonisants ; Christine y répondait avec onction quand les sanglots ne scindaient pas sa voix ; la cire mortuaire projetait une lueur incertaine sur cette scène de deuil ; tout à coup la porte s'ouvre... le marquis se précipite au pied du lit de sa femme, implore son pardon, lui promet d'être sage à l'avenir ; touchée néanmoins de ce repentir tardif, la marquise tendit la main à son époux en signe d'oubli, lui recommanda Christine et mourut après l'avoir bénie.

Durant sa vie, le noble caractère de la marquise avait imposé à mademoiselle Vanbaert, vieille fille prodigieusement riche et prodigieusement avare, propriétaire de la petite maison que la pauvre famille habitait

et dont elle n'avait pu payer le loyer ; mais après la mort de M^{me} d'Amorcy, cette demoiselle menaçait de mettre le marquis dehors. Christine continuait de s'exténuer dans les veilles, afin d'échapper au plus affreux dénuement. Cependant ses efforts ne suffisaient pas toujours. La solitude où la laissait son père la mettait continuellement en but aux assiduités des jeunes fats que ne décourageaient ni sa modestie ni sa contenance grave : en la voyant pauvre et abandonnée ils se croyaient en droit de l'outrager !

Un soir elle revenait de toucher le prix de son travail et rentrait chez elle en se félicitant de n'avoir été ni remarquée ni suivie, lorsqu'au détour d'une rue elle se vit environnée tout à coup par une troupe de jeunes fous échappés d'une taverne, qui l'accablèrent des bouffonneries les plus insultantes en lui barrant le chemin. Le premier mouvement de Christine fut d'appeler au secours ; mais considérant l'inutilité de ses cris dans une rue déserte et retirée, elle se dégagea lestement de leurs mains et heurtant de son lourd marteau une des portes qui bordent la rue, elle se réfugia dans la cour d'un vaste hôtel au moment où la propriétaire se disposait à en sortir, et se trouva face à face avec une petite vieille, curieuse et empressée, qui s'enquit elle-même de l'opportunité d'une pareille visite à cette heure ; puis, quand la jeune fille émue et tremblante eut raconté le sujet de son effroi, la vieille demoiselle intima l'ordre à ses gens de la jeter dehors, en la traitant de coureuse et d'effrontée.

« O madame ! dit Christine, fondant en larmes et joignant les mains ; jamais la fille du marquis d'Amorcy ne fut soupçonnée d'infamie ! le malheur a pu frapper ses parents, mais il ne l'a jamais avilie. »

A ce nom d'Amorcy, la vieille examina Christine avec curiosité ; puis, lui frappant sur la joue : « Allons, petite, allons, dit-elle, ne pleurez pas : s'il est vrai, comme vous le dites, que vous soyez la fille du

marquis, vous pouvez entrer chez moi, je ne m'y oppose plus. » Et la précédant dans une pièce du rez-de-chaussée : « Je suis mademoiselle Vanbaert, lui dit-elle après qu'elle s'y furent assises toutes deux. Je désirais depuis longtemps vous connaître pour vous entretenir de vos intérêts. » Alors elle fit les offres les plus avantageuses pour le bonheur de la jeune fille, et la détermina à venir chez elle comme demoiselle de compagnie. Christine alla rendre compte à son père de la proposition qui lui était faite, demanda la permission de demeurer près d'une dame généreuse et bonne, qui l'accueillait comme une amie ; et tout absorbé par les distractions de la politique, le marquis d'Amorcy y consentit, malgré son orgueil.

En acceptant les offres de mademoiselle Vanbaert, Christine avait cru rencontrer, outre une protection pour sa jeunesse, un adoucissement pour ses malheurs ; elle se félicitait d'avoir vaincu les répugnances de son père, dans l'intérêt de celui-ci, car elle lui destinait l'emploi de ses émoluments. Mais bientôt Christine se vit surveillée, harcelée sans relâche ; elle n'eut plus un seul instant de repos ; sa vie devint un long martyre. Détournait-elle les yeux de son ouvrage, se déplaçait-elle une minute... elle était une nonchalante, indigné des bontés de sa protectrice ; oubliait-elle quelques ordres, sans doute d'autres pensées l'occupaient ; avait-elle heurté quelques meubles, brisé quelques futilités... on retiendrait le prix du dommage sur ses appointements.

Christine dévorait ses larmes et supportait les humiliations avec une abnégation séraphique : n'était-ce pas le moyen de subvenir à l'existence de son père ! Ce fut donc avec une douce joie qu'elle vit arriver le jour des compensations pour ses souffrances, le jour où elle remettrait à ce père bien-aimé le prix de son martyre ; mais ce jour mademoiselle Vanbaert déclara que le prix du travail de Christine lui appartenait

en paiement des arrérages de loyers que lui devait le marquis.

Christine aurait voulu sortir à l'instant même de chez cette femme déloyale ; mais on l'avait enchaînée par un acte dans lequel celle des deux parties contractantes qui voudrait rompre devrait remettre à l'autre une forte indemnité. Mademoiselle d'Amorcy fut donc obligée de se soumettre aux travaux les plus pénibles et les plus repoussants ; mais si elle payait une dette de son père, elle ne pouvait plus rien lui donner pour améliorer son sort. Désespérée, Christine se dit : mes jours appartiennent à mademoiselle Vanbaert, je les lui ai imprudemment engagés et vendus ; mais mes nuits sont à moi, je suis libre d'en disposer pour mon père. Ainsi, le jour, accablée d'occupations, elle n'avait pas un instant de répit ; la nuit, elle travaillait sans cesse ; mais Dieu, qui protégeait son dévouement, lui donnait le courage de résister au chagrin et à la fatigue.

III.

Cet état de choses durait depuis six mois, lorsque le gouvernement français décréta la conquête de la Belgique. Le général Gallois ayant reçu le commandement de la division chargée de surveiller la population belge et de maintenir le bon ordre, précéda une des colonnes de l'armée française et entra à Bruxelles. A la vue de ses compatriotes, le cœur de Christine éprouva la plus vive sympathie. Chaque fois qu'elle entendait le pas d'un cheval résonner sur le pavé, elle accourait au balcon. C'est que pour l'exilée c'était une véritable libération ; c'est que la France venait à elle, puisqu'elle, la pauvre enfant, ne pouvait aller vers la France : ce pays de son plus vif espoir et de ses tristes regrets !

L'enthousiasme qui brillait sur le visage de Christine à la vue des Français



ne pouvait échapper à l'homme chargé de scruter les opinions. Le général s'arrêta quelques instants sous le balcon pour la considérer à loisir. Christine se retira précipitamment, toute rouge d'avoir osé s'exposer aux regards d'un militaire... mais ce militaire était Français... elle se cacha derrière un rideau, et le front appuyé sur la vitre, reportant sa pensée aux beaux jours de son enfance, des larmes sillonnaient sa joue, larmes douces et amères, douces par le passé, amères par le présent... lorsqu'elle fut tirée de sa rêverie par mademoiselle Vanbaert : « Allez-vous bientôt retourner à votre besogne, petite paresseuse ? lui dit-elle d'une voix irritée. Ces Françaises ne sont bonnes qu'à se parer et à se pavaner aux fenêtres... »

Mademoiselle Vanbaert achevait à peine sa désagréable réflexion pour Christine, qu'un violent coup de marteau vint ébranler la porte cochère. Un détachement de hussards pénétra dans la cour, et on vint avertir la maîtresse du logis qu'un général français demandait la permission de s'installer chez elle avec son état-major.

Mademoiselle Vanbaert, qui s'était levée, retomba sur son siège. « S'installer... chez moi... dans ma maison ? s'écria-t-elle, mais... cela n'est pas possible ? »

Convaincue bientôt qu'elle ne pouvait s'opposer à ce droit de conquête, elle se vit contrainte d'aller au devant d'un honneur qu'elle considérait intérieurement comme le plus grand des malheurs possibles.

Christine avait auguré trop avantageusement de l'arrivée des Français : la présence du général chez mademoiselle Vanbaert devint un prétexte pour celle-ci d'humilier sa demoiselle de compagnie. Christine s'asseyait à la table des maîtres ; du jour où les Français y furent reçus on l'en chassa. Cependant lorsque le général la rencontrait dans la maison, il lui témoignait des égards et un intérêt qui auraient

ému le cœur de mademoiselle d'Amorcey, si elle n'eût été préoccupée de la triste position de son père ; mais plus elle témoignait de modestie, plus le général redoublait de prévenances... Mademoiselle Vanbaert s'en étant aperçue, s'attacha comme une ombre aux pas de la jeune fille.

« Où allez-vous ? que faites-vous ? d'où venez-vous ? » telles étaient les questions qu'elle lui adressait à chaque instant. Alors les veilles de Christine furent découvertes et lui valurent des scènes ridicules. La pauvre enfant était sur le point de tout avouer... mais ne lui retiendrait-on pas le prix de son travail de nuit comme on lui retenait le prix de son travail de chaque jour ? Mademoiselle Vanbaert ne tarda pas à savoir que, plusieurs fois par semaine, à minuit, cette jeune fille, que l'on croyait si timide, si innocente, descendait au jardin et gagnait la rue par une porte latérale, dont probablement elle avait soustrait la clef. Bientôt Christine s'aperçut du mépris des domestiques ; le général ne lui témoignait plus le même respect ; un léger sourire de moquerie errait sur ses lèvres en la voyant passer. Christine, ignorant la cause de ces affronts, les dévorait en silence, lorsqu'une nuit, à peine avait-elle mis le pied dans la rue, qu'elle distingua au fond d'un angle obscur de la muraille, un militaire caché sous son manteau. Saisie de frayeur, la pauvre enfant voulut rentrer ; mais la porte du jardin s'étant refermée sur elle, elle en cherchait vainement la clef dans sa poche, lorsqu'une voix bien connue lui cria : « Christine ! » et un homme s'approcha éclairé par le réverbère. « Ah ! c'est vous ! lui dit la jeune fille en se jetant au cou de cet homme ; que je suis heureuse de vous embrasser ! mais pourquoi vous exposer si loin de votre demeure ? de grâce, éloignez-vous ; si l'on savait !... Allons, adieu ! » Puis elle ajouta en lui remettant un petit paquet, « J'ai bien peu travaillé, mais je ne suis pas libre... »

— Généreuse enfant ! murmura cet

humane, quand donc les événements politiques me mettront-ils à même de récompenser votre dévouement ! » Il la pressa sur son cœur et s'éloigna promptement... Christine cherchait vainement la clef de la porte du jardin et se désespérait de l'avoir perdue, lorsque cette porte s'ouvrit d'elle-même. Mademoiselle d'Amorcey comprit alors qu'elle avait été espionnée, mais par un ami sans doute, puisqu'il venait de lui ouvrir la porte du jardin.

De retour dans sa chambre, elle s'agenouillait pour remercier Dieu de la protection qu'il lui avait accordée, lorsque mademoiselle Vanbaert entra, suivie de sa femme de chambre. « D'où venez-vous à cette heure, mademoiselle ? lui dit-elle en la couvrant d'un foudroyant regard ; est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés ? est-ce par une conduite indigne ment blâmable que vous espérez conserver la position que je vous ai faite, et l'estime que vous aviez recouvrée chez moi ? »

Ne pouvant expliquer sa conduite, Christine résolut de garder le silence ; cependant elle répondit avec fierté : « Mademoiselle ! personne n'a pu me rendre ce que je n'avais point perdu.

— Osez, petite effrontée, nier vos rendez-vous nocturnes ; mais il me faut encore d'autres preuves. » Et elle s'empara d'un petit coffret appartenant à Christine. Celle-ci voulant soustraire aux yeux de son accusatrice le travail de la nuit précédente, arracha vivement la clef, qu'elle glissa sous son corset. Mademoiselle Vanbaert fit signe à sa femme de chambre de s'en emparer ; Christine poussa un cri d'effroi... mademoiselle Vanbaert tenait cette clef, et, glorieuse de sa victoire, elle s'écriait : « Oui, fille astucieuse et hypocrite, nous te convaincrons en présence de l'univers entier.

— Et moi, je soutiendrai en présence de l'univers entier que mademoiselle est innocente, dit en paraissant tout à coup le général Gallois ; mademoiselle consacrait

ses veilles à travailler pour soutenir son père, et c'est à lui qu'elle donnait ses rendez-vous nocturnes.

— Qui êtes-vous donc, monsieur, demanda Christine étonnée, et comment savez-vous...

— Je suis Justin, mademoiselle, Justin qui ne vous a point reconnue, car vous étiez bien jeune lorsqu'il habitait le château de votre père, et que vous n'avez pas pu reconnaître dans le général Gallois... Mais ce n'est point ici votre place, mademoiselle ; souffrez que je vous conduise auprès du marquis d'Amorcey. Préparez-vous à sortir d'une maison où vous n'auriez jamais dû entrer.

— Monsieur, j'ai des droits pour retenir mademoiselle, s'écria mademoiselle Vanbaert.

— Et moi, dit le général, j'espère en obtenir de plus sacrés que les vôtres ; car si mademoiselle y consent, c'est ma main que je lui offre comme protection. »

Christine rougit légèrement, prit le petit coffret qui renfermait le résultat de son travail de nuit, et sortit de chez mademoiselle Vanbaert en donnant son bras au général, qui la conduisit dans le pauvre logement du marquis d'Amorcey.

Le marquis devait la vie au fils de son garde-chasse... il consentit à donner sa fille au général, et le noble proscrit retrouva bientôt dans la maison de son gendre ce bien-être, ces jouissances du luxe qui pour lui étaient l'existence, et dont il avait été privé si longtemps.

M^{me} SOPHIE FLUCHAIRE.

Origine

DU NOM DES RUES DE PARIS.

RUE DES MARMOUSETS.

I.

Premier article.

A voir le Paris moderne avec ses rues larges, alignées, ouvertes à tout air et à tout rayon de soleil, et leur double rangée de maisons si propres, si blanches, si riches, si coquettes qu'on les prendrait pour autant de palais, il serait difficile de se faire une idée du Paris d'autrefois, de se représenter cet inextricable labyrinthe de rues tortueuses sans nom et sans fin, sentiers bourbeux et infects tracés au pied de maisons grimpées les unes sur les autres et dont le ventre affaissé menace d'écraser le passant, mares pestilentielles qui recèlent souvent des cadavres et où vivent des troupes immondes de pourceaux affamés et féroces à qui l'on est obligé de disputer sa vie; carrefours maudits, routes impraticables où le bourgeois isolé, aussi bien que les gens du guet et les hommes d'armes du roi, deviennent la proie des truands, des malandrins, des mauvais garçons et autres bandits, à qui ils servent de repaires. L'imagination recule épouvantée devant cet horrible spectacle d'abîmes fangeux, de cimetières, d'égoûts, de voiries, de charniers et de gibets avec leur exhibition permanente de cadavres tombant en lambeaux et de squelettes hideux, balancés au gré des vents. Cette cité boueuse, noire, empestée, avec sa population de mendiants, d'estropiés, de lépreux, de scrofuleux et d'assassins, semble une création fantastique, un cauchemar qui tourmente un esprit malade; et pourtant ce n'est qu'un tableau exact et au-dessous encore de la réalité.

Cependant ce Paris si vieux, si sale, si laid, à son aspect curieux aussi, pittoresque, attachant même : plus ces populations nous apparaissent sauvages et abruties, plus on regrette cette bienfaisante influence de la foi, loi unique qui pût les moraliser; plus ces soudarts, ces gueux sans nom et sans nombre, ces habitants de la fabuleuse Cour des Miracles, ces farouches truands, ce hideux gibier de toutes les prévôtés, sont redoutables, menaçants, plus on a lieu d'admirer, de bénir la puissance, la seule qu'ils reconnussent, de cette religion qui, plus forte que les rois, leurs gardes et leurs bourreaux, muselait, à la voix d'un prêtre, ces bêtes fauves et les transformait en dociles agneaux.

Puis parmi ces noms ridicules ou effrayants de rues du *Sabot*, de la *Femme sans tête*, du *Chat qui pêche*, du *Pet-au-Diable*, du *Grand Hurlleur*, *Trousse-Vache*, *Tire-Chappe*, on rencontre avec satisfaction ceux toujours frais et souriants de la *Cerisaie*, des *Lilas*, du *Champ de l'alouette*, des *Acacias*, des *Amandiers*, qui vous parlent encore, au sein de la cité, d'air frais, de beau soleil, de riche verdure, ou ceux qui racontent d'une façon comique les mœurs et usages du temps, comme les rues *Brise-Miche*, *Taille-Pain*, *Vide-Gousset*, ou bien encore qui rappellent en termes non équivoques de dramatiques souvenirs, comme la rue de l'*Echelle*, où l'on pendait les condamnés; la rue *Guillory*, où on leur coupait les oreilles; la rue du *Bouloi*, où on les faisait bouillir, et la rue de la *Croix du Trahoir*, où on les écartelait.

De tous les points du Paris qui nous restent, la Cité, qui fut le berceau de la grande ville, la fameuse Lutèce d'autrefois, a encore conservé le plus fidèlement son caractère primitif. Cependant sans remonter aux dates reculées du moyen âge, nous trouverions encore une différence inimaginable entre les rues d'aujourd'hui et celles de l'avant-dernier siècle seulement;

et sans aller plus loin, sous Louis XIV lui-même, ce monarque surnommé le Grand, le Magnifique, et dont le goût est passé en proverbe, on regardait comme une chose miraculeuse d'avoir découvert un moyen d'échapper à l'action délétère et empestée de l'air qu'on respirait à Paris.

Une sorte d'agent voyer écrivait à la louange du roi dans un rapport de police : « Ceux d'entre nous qui ont vu le commencement du règne de sa Majesté se souviennent encore que les rues de Paris étaient si remplies de fange que la nécessité avait introduit l'usage de ne sortir qu'en bottes; et, quant à l'infection que cela causait dans l'air, le sieur Courtois, médecin, qui demeurait rue des Marmousets, a fait cette petite expérience, par laquelle on jugera du reste : il avait dans sa salle sur la rue, des gros chenets à pommes de cuivre, et il a dit plusieurs fois aux magistrats et à ses amis que tous les matins il les trouvait couverts d'une teinture de vert de gris assez épaisse, qu'il faisait nettoyer pour faire l'expérience le jour suivant; et que depuis 1663, que la police du nettoyage des rues a été établie, ces taches n'avaient plus paru. »

Ainsi au dix-septième siècle on citait à la gloire du grand roi un acte d'assainissement pratiqué aujourd'hui dans le dernier de nos hameaux sans que le moindre procès-verbal transmette à la postérité reconnaissante le nom du maire ou du garde champêtre ordonnateur de la mesure.

Pourtant, dès le douzième siècle, quelques rues de Paris commencèrent, il faut le dire, à devenir presque praticables. Philippe-Auguste ordonna qu'on y posât des pavés de grès *gros et forts*; mais pour avoir des dénominations officielles et certaines, car jusque-là chaque rue n'avait dû son nom qu'au hasard, qu'au caprice ou au souvenir des individus, il fallut attendre encore jusqu'au 16 janvier 1728,

jour où l'on plaça les premières inscriptions au coin des rues.

Maintenant ces légers aperçus fournis en forme d'avant-propos, nous n'avons plus qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur le théâtre où doit se dénouer le drame que nous voulons raconter, pour reconnaître les lieux et nous assurer des tenants et des aboutissants par où doivent paraître et disparaître nos personnages. Quelques mots vont nous suffire. Le lieu de la scène où se déroule notre action est cet espace étroit compris entre Notre-Dame d'une part, le palais de Justice de l'autre, le pont Saint-Michel d'un côté, de l'autre côté celui des Changeurs, qu'on appelle aujourd'hui le pont au Change.

Le palais de Justice n'était pas, comme à cette heure, un monument superbe, défendu par un riche grillage en fer, et pourtant alors il était la demeure de nos rois. Ce n'était qu'un grand, lourd et noir bâtiment, portant à sa ceinture un sale cordon de barraques, triste guirlande, qui était l'ornement obligé de tous les monuments de Paris à cette époque. Il n'avait d'issue que sur une rue étroite et boueuse appelée la rue de la Barillerie, à cause des échoppes des fabricants de tonnes et barils qui la peuplaient. Cette rue se trouvait coupée par le milieu et juste en face du palais, par la rue de la Vieille Draperie, fameuse depuis, nous dirons plus tard à quelle occasion, laquelle rue de la Vieille Draperie aboutissait en faisant un double coude à celle des *Marmousets* qui fait l'objet de ce récit.

II.

Le long des murs de la cathédrale et sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par la rue du Cloître, s'élevaient jadis de grands bâtiments qu'on appelait le cloître Notre-Dame et qui servaient à loger les chanoines. L'espace étroit compris entre l'église et le cloître avait été envahi par une

foule d'échoppes en bois, en terre, en maçonnerie grossière, où moyennant quelques sous parisis de redevance annuelle demeurait un grand nombre de pauvres familles. D'ordinaire ces baraques étaient habitées par de bas employés de l'église, des aides-sonneurs, des porteurs de torches ou de chaises, ou bien encore des enlumineurs d'images de piété, des fabricants de chapelets, rosaires et saintes médailles, toutes industries enfin relevant plus ou moins canoniquement du culte, et sinon protégées, du moins tolérées par monseigneur l'évêque et messire le curé de Notre-Dame; aussi quand un membre du clergé, de quelque ordre qu'il fût, longeait la petite ruelle du cloître, il était sûr de n'y recueillir que des témoignages de respect et d'affectueuse obédience, et si quelque jeune gars, ouvrier sans vergogne, se permettait d'entonner un Noël par trop profane, la vue seule de la cape cléricale suffisait pour faire rentrer dans la gorge de l'imprudent le chant qui accusait une inspiration de messire Satanas. Ce qui n'empêchait point, une fois le respectable personnage passé, de reprendre les poésies mal avisées, car en historien véridique nous devons constater que, sur toute la ligne des échoppes que le voisinage du temple aurait dû sanctifier, il se chantait moins d'hymnes et de cantiques pieux que de vers mal sonnans aux morales et chrétiennes oreilles.

Or il se trouva un jour où la douleur et les larmes qui avaient jusque-là passé sur la ruelle du Cloître sans y laisser de traces, s'y abattirent tout à coup; la maladie traînante après elle la mort, son odieuse fille, vint frapper à la porte de l'une des plus pauvres boutiques, celle d'un graveur de médailles, un brave et honnête ouvrier qui vivait heureux avec sa femme et son Eveline, un joli petit ange aux yeux bleus et à la chevelure blonde, que Dieu lui avait donnée depuis cinq années pour doubler son trésor de bonheur et d'amour.

En vain un physicien habile s'empessa,

sur la recommandation de l'évêque, qui aimait Christian (c'est le nom du jeune graveur), de donner au malade des soins que son talent en grande renommée rendait inestimables; en vain sa pauvre femme, pour acquérir un moyen de guérison ou de simple soulagement, ne recula devant aucun sacrifice, devant le dénuement le plus complet; en vain après l'épuisement de toutes les ressources terrestres elle fatigua le ciel de ses incessantes supplications, l'ange de la mort vint toucher du bout de son aile le pauvre Christian sous les yeux de sa jeune épouse, qui pria à genoux près du lit du moribond, afin que Dieu le prit en pitié et soulageât ses souffrances extrêmes; quand elle se releva, sa prière était exaucée... Christian avait cessé de souffrir.

Ce fut une nuit de misère profonde et d'affreux désespoir, et nul ne sait, s'il ne l'a éprouvé, combien est lourde la main de Dieu quand elle apporte la mort; ce que renferment de malheur sublime, d'angoisses déchirantes, d'élans surhumains, de folie sans nom, les heures passées près des restes insensibles, glacés, d'un objet qui a eu tout notre amour.

Et comme sur la terre toute douleur ainsi que toute joie a son contraste, tandis que la pauvre veuve cherchait en insensée à réchauffer dans ses bras et sous ses baisers le cadavre de Christian, à deux pas d'elle sa petite Eveline, bercée par de doux songes, dormait calme et souriante dans son berceau.

Le matin venu, un rayon de soleil perdu dans la ruelle traversa l'étroite lucarne qui était censée éclairer l'échoppe, et vint se jouer sur le lit de l'enfant, qu'il éveilla.

A peine sortie de son sommeil, l'orpheline, comme continuant ses aimables rêves, se prit à appeler son père par les noms les plus doux restés dans la mémoire de son cœur; mais à cet appel auquel nulle voix désormais ne devait plus répondre, la pauvre mère égarée, l'œil en feu, s'arracha de

la couche de la mort et se précipita sur sa fille, qu'elle pressait à l'étouffer sur son cœur, en lui criant d'une voix éteinte dans les sanglots: « Tais-toi, tais-toi, enfant, ne dis jamais cela, entends-tu, n'appelle plus jamais ton père ! »

Il est dans les grandes et suprêmes douleurs des accents d'une puissance à laquelle la brute même ne saurait résister, des cris si éloquents que le cœur de l'enfance les comprend et y obéit. Un secret instinct éveillé à la vue de cette douleur désespérée avertit l'enfant qu'à cette ardente supplication elle ne devait point répondre ; elle cacha sa blonde tête dans le sein de sa mère, sans plus oser prononcer une parole ; seulement à chaque larme de la veuve qui venait lui brûler le front, elle répondait par de tendres étreintes et de doux baisers.

Peu après, des voisines secourables pénétrèrent dans cet asile de la douleur ; une parente emmena l'enfant pour la soustraire au lugubre spectacle qu'offrait cette maison désolée, et on essaya d'emmener sa mère avec elle. Mais la pauvre veuve ne voulut jamais consentir à se séparer de restes encore tant aimés, à qui des mains étrangères ne devaient point rendre les tristes mais pieux et saints devoirs, et quand elle donna avec larmes et sanglots à son Eveline le baiser d'adieu, elle tira de son sein une petite médaille d'argent, à l'effigie de la Vierge ; cette médaille avait été bénie de l'évêque et donnée par Christian le jour de leur union, et elle la passa au cou de sa fille, en la recommandant à la mère des orphelins et de ceux qui souffrent et pleurent ici bas.

III.

Quant à Eveline, privilégiée du ciel comme l'est l'enfance, un instant après elle avait oublié tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre, et elle bénissait le hasard, n'importe lequel, qui lui procurait

une promenade inattendue sous un ciel bleu et par un beau soleil de mai.

Nous avons dit plus haut, en traçant la topographie de notre scène, que la rue de la Vieille Draperie aboutissait à la rue des Marmousets : il eût été plus exact d'écrire qu'elle aboutissait à la rue qui prit plus tard le nom de rue des Marmousets, puisqu'elle reçut cette appellation de l'événement qui compose notre petit drame.

Après l'avoir appelée rue qui mène à celle de la Vieille Draperie, rue qui conduit au Palais, on dit la rue où est la maison aux Marmousets.

Or l'intérêt ici n'étant pas dans l'étymologie même, ou dans l'origine prosaïque du nom, mais dans le fait historique ou traditionnel qui a rendu ce nom célèbre, nous nous contenterons de dire tout simplement pour les amateurs d'étymologie que la maison en question portait à sa façade, entre autres ornements douze énormes têtes en bois sculpté, vulgairement appelées Marmousets.

Pareilles sculptures étaient à cette époque une curiosité en architecture, et comme Paris eut ses badauds dans tous les temps et à tous les siècles, il ne fut bruit, durant huit grands jours, que de la maison aux Marmousets.

Maintenant il nous reste à dire comment ce nom devint si célèbre et demeura à la rue qu'il illustra.

Un pâtissier, spéculateur habile et qui savait son monde, Paris a toujours eu aussi ses spéculateurs, songea à exploiter la vogue de la maison aux Marmousets ; il la loua toute entière et au prix qu'en voulut celui qui l'avait fait bâtir en vue sans doute d'y loger un homme de haut lieu, y disposa une boutique spacieuse et deux vastes salles, et, du soir au matin, du matin au soir, on s'écrasait chez lui pour dévorer ses délicats et succulents produits : le feu de son four était comme celui de l'enfer éternel. Ses petits pâtés surtout étaient en grande renommée ; les gourmands, et ils étaient nombreux, ne pouvaient s'en rassasier : Dieu

sait de quels milliers d'indigestions la maison aux Marmousets fut cause; c'était si appétissant, si délicat, cela renfermait une saveur si exquise, il s'en exhalait un parfum si excitant! jamais, jusque-là, pâtisserie n'avait approché d'une pareille perfection. Aussi de tous les points de la ville on se ruait dans la maison aux Marmousets; les petites maîtresses du temps ne craignaient point d'y faire froisser leurs beaux surtouts en brocart, les gens de robe y risquaient leur gravité, les écoliers les derniers angelots de leur bourse : c'était le Félix du temps; en un mot Paris n'était plus dans Paris, mais dans la maison aux Marmousets. Etonnez-vous donc après cela, et alors qu'une des plus exigeantes passions de l'espèce humaine, la gourmandise, était si délicieusement caressée, que cette maison ait donné son nom à une rue !

IV.

Tandis que dans la ruelle du Cloître la pauvre veuve de Christian rendait les derniers devoirs à son époux, sa petite Eveline s'ébattait dans la rue de la Barillerie, chez la parente qui l'avait emmenée le matin.

Habituée à la solitude silencieuse de sa rue natale, elle ne pouvait rassasier ses yeux de tout ce qu'elle voyait de nouveau, d'étrange; le bruit et le mouvement qui se faisaient en cet endroit à l'entour du Palais la rendaient stupéfaite d'étonnement et presque de peur. Elle ne se lassait point d'admirer cette foule bigarrée et sans cesse renaissante : les femmes dans leurs brillants atours, les troupes de sergents et d'archers et surtout les gens de la suite du roi qui couraient de toute la vitesse de leurs chevaux, brisant leurs hallebardes sur le dos des vilains qu'ils n'écrasaient pas.

Longtemps ce spectacle si nouveau pour elle la cloua au seuil de la maison de sa parente; mais un bohémien étant venu à passer avec son cortège accoutumé d'enfants, d'écoliers et de gens de toutes classes avi-

des des tours d'adresse de ces païens, elle suivit quelque temps le bouffon ou plutôt se laissa emporter par le flot du populaire.

Quand elle s'aperçut qu'elle n'était plus près de la maison qu'elle avait promis de ne pas quitter, elle était fort loin déjà, dans un quartier inconnu. La pauvre enfant se voyant ainsi seule, se prit à avoir peur, et n'osant réclamer l'aide d'un charitable passant, elle s'accroupit dans l'angle obscur d'un mur et y pleura en silence, tandis que la nuit qui descendait sur Paris augmentait les dangers de sa situation.

Cependant la veuve avait accompli son pieux office, la terre venait de recueillir la dépouille mortelle de Christian, qui par une faveur insigne, preuve nouvelle de la protection de l'Evêque, avait eu l'honneur d'être enseveli dans le cimetière du cloître, au chevet de Notre-Dame.

Après avoir prié et pleuré jusqu'à la nuit sur cette fosse avare qui garde si bien les trésors de tendresse qu'elle engloutit, la mère se ressouvint qu'il lui restait une mission sainte à remplir, que son Christian lui avait laissé un souvenir vivant et précieux de leur amour, et, déjà calme et forte, sinon consolée, elle se leva après avoir fait serment à son époux de se consacrer tout entière à leur enfant chérie, et elle s'achemina à pas précipités vers la rue de la Barillerie : elle avait tant besoin d'embrasser son Eveline... elle n'avait plus qu'elle à aimer sur la terre !

Quand elle arriva chez sa parente, il ne s'y trouvait plus d'enfant, plus personne qui osât lui en rendre compte, tous s'étaient enfuis devant le désespoir de la mère ! son enfant était perdue ! on lui avait volé son enfant !

Oh ! comment décrire de pareilles scènes, dans quelle langue, de quels mots peindre le désespoir de cette mère, ses cris, ses regards enflammés, sa fureur, son délire ? Etendez en ce moment à ses pieds le cadavre de son Christian qu'elle a tant aimé, elle le contempera d'un œil sec, d'un

visage impassible... c'est sa fille, son Eveline qu'il lui faut ! Dites-lui même, tant le cœur d'une mère recèle de transports jaloux, dites-lui que cette enfant est morte, montrez-la-lui écrasée sous la roue d'un chariot, et vous la consolerez, croyez-le. Car une mère, cela préfère cent fois céder son enfant à la tombe qu'aux caresses d'une autre femme qui lui vole son orgueil, son titre et ses ineffables voluptés de mère.

Tant que la nuit dura, elle parcourut la ville comme une insensée, cherchant, appelant partout son enfant, fouillant les carrefours les plus dangereux, les porches les plus infâmes : (est-ce qu'une mère à la recherche de son enfant connaît la peur ?) et la réclamant aux passants effrayés, aux monuments silencieux, à la Seine murmurante, à la nuit ténébreuse.

Au matin la foule s'assemblait sur la place du parvis de Notre-Dame, autour d'une pauvre femme qui venait de tomber sur le pavé de la rue, épuisée de fatigue et à demi morte d'inanition... c'était la mère d'Eveline, la veuve de Christian.

Et à l'heure même où la malheureuse femme quittait le cimetière pour rejoindre son enfant, un homme couvert d'un ample manteau et qui avait rencontré Eveline où nous l'avons laissée assise et fondant en larmes, l'avait prise dans ses bras et l'avait emportée... dans la maison aux Marmousets.

V.

Trois jours après celui où s'accomplissaient les tristes événements que nous venons de raconter, un personnage mystérieux, la figure cachée sous sa cape rabattue, entra dans l'hôtel du grand prévôt, lequel, disait-il, il avait à entretenir d'une affaire de la plus haute importance et qui ne pouvait souffrir aucun retard.

Après qu'il eut levé toutes les difficultés faites par les huissiers, au moyen de quelques signes d'intelligence qui attestaient

suffisamment qu'il était un homme de la maison, c'est-à-dire un espion à la solde de la prévôté, on prévint le grand prévôt, qui donna l'ordre de l'introduire à l'instant.

Le grand prévôt était, comme l'on sait, à cette époque un homme redoutable ; sa charge était une sorte de royauté d'autant plus formidable que ses moyens d'action étaient latents et par conséquent plus sûrs. Une lutte entre le roi de France et ce roi rival, le grand prévôt, n'eût peut-être abouti qu'à conduire le roi de France au gibet.

C'était bien à coup sûr le véritable maître de Paris ; tous les hommes d'armes, archers, francs-archers, sergents, arquebusiers, et les cent mille corps de milice en apparence chargée de protéger les bourgeois, qu'en réalité elle ne servait qu'à vexer, ne reconnaissaient que ses ordres ; Paris était à lui, mieux que la France au roi. Il avait pour ministre fidèle, et dont il ne changeait jamais, l'homme rouge, le bourreau. Aussi n'arrivait point facilement jusqu'à lui qui avait besoin de l'implorer ; il fallait du crédit, des recommandations puissantes ; ce fut à lui pourtant que s'adressa la veuve de Christian pour retrouver son Eveline. Munie d'une supplique de l'Évêque, qu'elle était allée invoquer, elle avait vu toutes les portes s'ouvrir au nom de monseigneur le chef de l'église, et le grand prévôt, touché de ses larmes, de sa douleur extrême, et voulant donner à l'Évêque une preuve éclatante de sa déférence, avait, par son épée de grand prévôt, juré à la mère de lui rendre son enfant.

Mais en vain les espions inondèrent la ville, en vain ils pénétrèrent jusqu'aux retraites les plus secrètes, les plus inaccessibles..... nulle trace, nul indice révélateur n'avaient pu l'éclairer sur le sort d'Eveline ; et depuis trois jours, pour une mère, trois siècles ! la veuve de Christian venait s'asseoir dans la grand'salle de la prévôté, attendant qu'on lui dit si elle devait vivre ou mourir.

Au passage du personnage mystérieux que nous venons d'introduire, un instinct, auquel répondit son cœur, avertit la mère que cet homme savait ce qu'était devenue son enfant, et, au moment où celui-ci entrait dans la pièce sombre qui servait de cabinet de travail au grand prévôt, elle se glissa derrière lui et y resta agenouillée, garantie par l'obscurité et les vêtements du visiteur.

A peine l'homme avait-il paru aux yeux du maître, que celui-ci se leva par un mouvement de curiosité impatiente en lui criant :

« Eh bien, l'as-tu trouvée ? »

— Oui ! » fit celui qu'on interrogeait.

A ce mot un cri parti du fond des entrailles de la mère allait s'échapper, lorsque la pensée du salut de son enfant vint étouffer ce cri ; elle écouta.

« Où ? »

— O monseigneur ! c'est une longue et horrible histoire, et dont le récit va vous faire pâlir.

— Parle, parle ! reprit le grand prévôt avec rudesse ; mon devoir est de faire justice, comme le tien de me dénoncer les criminels. »

Alors celui qu'on interrogeait s'étant rapproché de son chef, fit avec une rapidité que le prévôt hâta encore du geste, le rapport de ce qu'il avait découvert.

De l'endroit où elle se trouvait, la pauvre mère ne pouvait suivre ce récit, qui devait être bien horrible !... par moments des mots monstrueusement accouplés arrivaient à son oreille épouvantée, elle se croyait le jouet d'un songe rempli de sanglantes apparitions, lorsqu'un mot, un seul, cette fois nettement prononcé, lui révéla la vérité affreuse.

« Oh ! merci mon Dieu, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup et en s'élançant comme un fantôme ; merci, mes seigneurs ; à présent je n'ai plus besoin de votre aide, allez ! seule je saurai bien reprendre mon enfant. »

Et avant qu'on eût le temps de lui répondre, elle avait disparu.

VI.

C'était jour de fête à Paris, et bien que continuellement remplie, la maison aux Marmousets regorgeait encore à cette occasion d'une foule plus compacte de visiteurs.

Assis sur une estrade, en véritable roi, l'heureux pâtissier dominait d'un air fier et protecteur cette foule avide qui lui payait si généreusement tribut. Le sourire insolent qui donnait une singulière expression à sa figure pouvait être la traduction d'une double pensée ; la première, inspiration de l'orgueil, eût été celle-ci : « Que deviendraient-ils tous sans moi ? » La seconde, fille de l'astuce, eût été celle-là : « Les niais ! s'ils connaissaient mon secret ! » Toujours est-il que sa fortune, au train dont les choses allaient, s'arrondissait dans des proportions effrayantes ; dix ans seulement d'un pareil produit lui auraient permis d'acheter Paris au roi, pour peu qu'il en eût la fantaisie.

Au moment où la foule des gourmands était le plus serrée et où de toutes parts s'échappaient les exclamations admiratives et enthousiastes de : « Parfait ! délicieux ! ravissant ! c'est du nectar ! c'est de l'ambrosie ; » car à cette époque le langage mythologique était fort à la mode, un cri, un seul cri poussé du sein de la masse commanda comme par miracle le silence le plus profond... et aussitôt on vit, fendant la foule, les vêtements en lambeaux, les cheveux épars, l'œil sanglant, une femme qui, s'adressant à tout ce peuple que sa fureur épouvantait, s'écria : « Malheur et crime ! Savez-vous donc, vous tous, misérables esclaves du démon de la gourmandise, quels mets impies vous dévorez ici ?... Profanation qui appelle les foudres célestes !... C'est de chair humaine que vous venez

vous repaître; c'est le sang humain qui sert à ces produits sans nom; c'est la graisse humaine qui leur donne cette saveur infernale qui vous a damnés tous ! »

A cette apostrophe étrange, imprévue, incroyable, un murmure d'horreur est la seule réponse, et la femme continuant :

« Vous vous refusez à le croire, n'est-ce pas ? Oh ! c'est la vérité pourtant. Savez-vous ce que deviennent ces milliers d'enfants qui disparaissent chaque jour du milieu de nous sans qu'on ait pu jamais en retrouver de traces ? Eh bien, ils servent à vos banquets maudits. Y a-t-il parmi vous des mères qui aient perdu leur enfant ? elles me croiront, celles là ! car, moi aussi, je suis une mère qui ai perdu mon enfant. Mais Dieu a eu pitié de mes larmes ; sa mère, la Vierge bien aimée, n'a point trompé la confiance que j'avais mise en elle ; tous deux n'ont pas voulu m'enlever à la fois et mon époux et ma fille ! Oh ! ma fille, il me faut ma fille, il me faut mon enfant !... » et en poussant ce cri terrible, répété par mille autres voix de mères, elle s'élança dans l'intérieur de la maison, suivie d'une foule de femmes qui se précipitaient sur ses pas.

Et en effet le crime monstrueux dénoncé par la mère d'Eveline s'accomplissait ainsi qu'elle l'avait proclamé. Chaque soir, pourvoyeurs sans nom dans la langue des hommes, des misérables parcouraient les rues et s'emparaient de tous les enfants qu'ils pouvaient trouver ou faire tomber dans leurs pièges meurtriers.

Amenés à la maison aux Marmousets, ces innocentes créatures étaient gardées dans des réduits, muets pour leurs cris et leurs touchantes supplications ; elles y restaient souvent longtemps, souvent nombreuses, suivant les besoins de l'abominable industrie.

A cette foudroyante dénonciation de la mère, l'infâme inventeur de ces crimes monstrueux était resté d'abord interdit, frappé de stupeur ; mais, sûr de son secret, et de l'impossibilité de découvrir aucune

preuve contre lui, il reprit bientôt son audace et tenta un moyen d'échapper au danger. Ce moyen était perfide, mais sûr ; c'était de faire passer la pauvre mère pour folle, et déjà il avait tourné les esprits en sa faveur, lorsqu'un bruit du dehors se répandit à l'intérieur, annonçant que la maison était entourée par les milices de la prévôté.

Une dernière ressource, une lueur d'espoir restait encore au pâtissier maudit ; c'était de gagner une des cachettes introuvables qu'il avait fait construire et dont seul il possédait le secret ; mais au moment où d'un bond désespéré il s'était élancé du haut de son estrade vers l'issue qui conduisait à ses retraites souterraines, il se trouva tout à coup arrêté par la mère, qui, lionne en furie, lui enfonçait ses ongles dans la chair et le clouait à sa place, immobile et glacé d'effroi.

La veuve de Christian ne s'était point trompée dans son espoir ; elle avait retrouvé son Eveline, que les femmes rapportaient en triomphe.

A cette vue un transport de juste colère s'empara de la multitude ; un seul cri s'échappa au même instant de toutes les bouches : A mort, à mort l'infâme ! Et sans l'intervention des soldats du grand prévôt, qui avaient pénétré dans la maison, le misérable eût été mis en pièces par ce peuple en furie.

Cependant si le coupable fut réservé pour la justice plus lente, mais plus digne des lois, on abandonna ce repaire maudit à la vindicte du populaire, qui détruisit la maison aux Marmousets au point de n'en pas laisser une pierre sur l'emplacement qu'elle avait occupé. On éleva au lieu où fut commis ce crime, dont la fable antique fournit seule des exemples, une pyramide qui en rappelait le souvenir, ainsi que celui de son expiation. Ce ne fut que sous François I^{er} que l'on abattit cette pyramide et qu'il fut permis, par lettres patentes, à Pierre Belet, conseiller au parlement, de faire rebâtir sur cette place rasée et restée nue jusque-

là. L'avis du législateur à cette époque était que, quand des crimes sont si épouvantables, il faut en faire disparaître tous les vestiges pour rendre ces crimes incroyables.

Comme on avait cru politique et moral de donner prompt satisfaction au peuple de Paris qui avait élevé un cri universel de réprobation contre ce scélérat sans égal, dès le jour même son procès fut instruit, son arrêt prononcé, sa sentence exécutée; il fut mis à la torture ordinaire et extraordinaire lui et ses trois complices; roué, puis brûlé vif avec sa femme et ses deux enfants.

Le soir de ce jour, tandis qu'une populace ivre de vin et de sang dansait en hurlant des malédictions autour du bûcher de ces misérables, la veuve de Christian, portant son Eveline sur son cœur, priait avec ferveur et amour, dans un coin retiré de la silencieuse cathédrale, et, comme gage de sa foi reconnaissante, déposait sur l'autel de la Vierge la médaille qu'elle avait mise au cou de son enfant, en souvenir de la protection qu'elle lui avait obtenue.

VICTOR HERBIN.

Les Nègres Marrons ⁽¹⁾.

L'île de Bourbon est une de nos colonies africaines la plus avancée vers le sud; elle est baignée par cette mer des Indes qu'éclaire un ciel si beau. Là, tout est d'autant plus étrange pour les yeux du voyageur, que trois mois de traversée sur une mer monotone n'ont établi pour lui aucune transition, et que quatre mille lieues ont rendu la nature de ces climats différente de celle de l'Europe. Du plus grand arbre au plus

frêle arbuste tout est changé : les tilleuls, les châtaigniers, les peupliers, les frênes, sont demeurés sur la terre de France, et notre île de Bourbon, fille des Indes, a aussi sa robe étrangère et variée. Les bords de ses jolis ruisseaux sont couverts de bananiers, de légers bambous, dont les feuilles ressemblent à un faisceau de dards qui font entendre leurs cliquetis, agités par la brise; les haies sont faites de natchoulis, à la tige d'ébène, à la feuille d'un vert sans pareil; ajoutez que tout cela est odorant, et que, comme une jeune fille, l'île répand, à cinquante lieues en mer, les parfums de sa parure au-devant du navigateur qui vient la visiter.

Voilà pour ses rives; l'intérieur du pays offre un autre aspect d'arbres, une autre sorte de végétation; des montagnes s'élèvent derrière des montagnes, et souvent, au sein d'un plateau, un cratère s'ouvre, mais éteint; mille petites sources ont réussi à remplir cette grande coupe vide; l'eau a pris la place du feu; un joli lac sourit à la surface d'un volcan.... et des milliers d'oiseaux, en étalant les plus belles couleurs, chantent au milieu de ces éternelles solitudes, où le pied de l'homme est encore inconnu.

Il y a une trentaine d'années, dans une vallée de l'île de Bourbon, vivait un colon nommé M. Delmarre. Il n'était pas riche, possédait peu de noirs, et ses récoltes lui réussissaient mal. Cela venait, on le disait du moins, de ce qu'étant dur et méchant il n'était pas béni de Dieu.

L'habitation de M. Delmarre était une case recouverte de feuilles de palmiers. Malgré la rigueur du maître, l'œil du nègre ne se tournait pas toujours avec colère vers cette demeure; car parmi ceux qui l'habitaient se trouvait Georgina Delmarre, une jeune fille charmante, âgée de huit ans. Brune, les joues sans couleurs comme toutes les créoles, ses traits exprimaient une angélique douceur; elle était à demi orpheline, ayant perdu sa mère, et souvent

(1) Synonyme de *fugitif*.

ce précieux souvenir remplissait ses grands yeux de larmes ; rien n'était gracieux comme elle lorsque, pour préserver ses beaux cheveux de la pluie, elle avait noué sur sa tête, à l'aide de son mouchoir, une feuille souple de badamier, ou lorsque, se jetant aux genoux de son père, elle réclamait la grâce d'un pauvre noir ; aussi, malgré sa dureté habituelle, M. Delmarre était souvent vaincu par les touchantes prières de sa fille.

Parmi les noirs de M. Delmarre, il y en avait un, nommé Anchaine, qui avait épousé, devant un missionnaire français, une négresse appelée Mamita ; tous deux étaient de l'île Madagascar, située à environ cent quarante lieues de Bourbon. Anchaine sentait son cœur gros de larmes lorsqu'il voyait chaque jour sa compagne en but aux mauvais traitements de M. Delmarre, lorsque le terrible *rotin* (1) tombait à coups redoublés sur les épaules de sa bien-aimée. Depuis longtemps il la pressait de fuir avec lui dans les bois, loin des habitations des hommes ; alors on n'avait point organisé ces compagnies destinées à la chasse des noirs *marrons*. Mamita se laissa enfin persuader. A la faveur de la nuit, Anchaine et sa compagne, suivis de leur chien, se mirent en marche à travers le camp des nègres ; ils portaient quelque nourriture, principalement du riz, l'aliment favori des créoles, et des semences pour faire des cultures autour de la demeure qu'ils avaient projetée de se bâtir. Ils passèrent le long des champs de maïs et de cannes à sucre : un grand silence régnait partout. Au lever de l'aurore, ils se trouvaient à l'entrée d'un bois épais ; de là, ils suivirent le lit desséché d'un torrent, et continuèrent leur ascension à travers ces régions désertes. Le jour, ils pêchaient dans les lacs un poisson délicieux, et lorsque, fatigués, ils s'arrêtaient en un lieu favorable, Anchaine abattait un palmier ; le chou de cet arbre formait le repas du soir,

et ses feuilles servaient à construire la hutte pour le repos de la nuit.

Un jour ils rencontrèrent un précipice ; pour le franchir, il fallait tourner un rocher en se suspendant aux lianes qui pendaient au-dessus de l'abîme. Anchaine attacha une corde autour du corps de Mamita, puis il passa le premier, et l'aida ensuite en la soutenant dans ce périlleux passage ; mais le pauvre chien tenta vainement de suivre ses maîtres ; victime de sa fidélité il roula dans l'abîme.

Anchaine et sa femme arrivèrent enfin sur un joli plateau, au sommet d'un piton presque inaccessible. Ce fut dans ce lieu que les deux fugitifs résolurent d'établir leur demeure, et de fonder une petite habitation dont ils seraient les serviteurs et les maîtres.

M. Delmarre ayant vainement fait courir après ses esclaves, pensa qu'ils étaient retournés dans leur pays, et avait fini par oublier cette perte. Seize ans s'étaient écoulés lorsque, après être resté plusieurs jours sous l'influence d'un soleil ardent, il se laissa aller à une violente colère, et mourut subitement. Georgina avait alors vingt-quatre ans. L'habitude de laisser les enfants marcher pieds nus n'avait rien ôté à la délicatesse de ses pieds, qui, comme ses mains, étaient d'une petitesse vraiment créole. Un jeune officier français l'ayant vue à la messe, frappé de sa beauté, se décida à s'établir aux colonies, demanda en mariage Georgina Delmarre, et fut agréé pour époux. Le soir de la signature du contrat, autour d'une table que recouvrait un tapis vert, se pressaient les nombreux amis de Georgina. Le notaire faisait l'énumération des objets que la future apportait en dot, lorsqu'un nègre vint dire à sa maîtresse qu'une vieille femme demandait instamment à lui parler. La bonne Georgina avait toujours une audience prête pour tout le monde ; elle désira que la lecture du contrat fût un moment suspendue, et ordonna qu'on introduisit l'é-

(1) Junc très-commun dans l'Inde.

trangère; aussitôt une négresse entra, suivie de huit beaux garçons : « Siguizez (excusez), mam'zelle, si moi vini déranger vous, lui dit-elle; si vous a pas souvini de mon figouire, vous a souvini de mon nom. Moi appelée Mamita, qui t'é sauvée dans li bois avec Anchaine, mon mari. Nous l'a gagné (nous avons appris la) nouvelle; vous té vini maîtresse de voute (votre) habitation, et azourdi (aujourd'hui) que mam'zelle va faire mariage, moi apporte li (à elle) huit gros garçons pour cadeau. — Tous ça z'enfants à nous, reprit Anchaine en s'avançant devant sa maîtresse; ça pas coûter à vous grand' li peine pour avoir; et ça li servir vous bien, pour que vous bliez (oubliez) mam'zelle, ça qu'a fait perdre à vous zaut (leurs) parents. »

Georgina, bonne et humaine, dirige encore son habitation où règnent l'abon-

dance et le bonheur; elle est adorée de ses nègres, et sa case est bénie de Dieu.

Le plateau qui pendant seize années servit de refuge aux nègres marons garde encore aujourd'hui le nom d'*Anchaine*, et le rocher qui domine le précipice s'appelle le *passage du chien*.

Un créole, M. A. Lacaussade, a fait, sur le *piton d'Anchaine*, les vers suivants :

C'est à ce mont inculte, inaccessible, affreux,
Que dans son désespoir un nègre malheureux
Est venu demander sa liberté ravie.

Il féconda ces rocs et leur donna la vie;
Car, pliant son courage à d'utiles labeurs,
Il arrosait le sol de ses libres sueurs.
Il vivait de poissons, de chasse et de racines;
Parfois dans la forêt ou le creux des ravines,
Aux abeilles des bois il ravissait leur miel,
Ou prenait dans ses laes le libre oiseau du ciel.

AUGUSTE VINSON
(de l'île Bourbon).

Prière.

Le souffle du malheur, depuis que je suis née,
A flétri tous mes ans;
Ma vie à son matin, pauvre fleur, s'est fanée
Sous des cieux trop ardents.

Cependant, ô mon Dieu ! tu le sais, dans mon âme,
Ivre de tes beautés,
L'amour, le pur amour seul a versé sa flamme
Et ses vives clartés.

Jamais je n'ai senti mon cœur battre de haine,
Ou d'envie, ou d'orgueil;
Mais de l'enfant en pleurs et de la veuve en peine
J'ai partagé le deuil.

Je t'ai prié pour l'homme au front chargé d'années,
Dont les pas sont tremblants;
Car toujours j'ai béni les têtes inclinées
Sous de longs cheveux blancs.

A l'être humble et souffrant qui m'offrait ton image,
O Dieu crucifié !
Mes lèvres ont toujours parlé le doux langage
De la tendre pitié.
Et pourtant, ô Seigneur ! de ta sainte colère
Le poids tombe sur moi,
Et tu laisses briser comme un fragile verre
Mon cœur rempli de foi.
Ma voix en vain s'élève et te demande grâce,
Tu ne lui réponds pas.
Quand je pleure à tes pieds, tu détournes ta face
Et me fermes tes bras.
Ne te souvient-il plus des jours de ma jeunesse
Où ton regard divin
S'abaissant sur mon cœur, en calmait la tristesse,
Comme autrefois ta main,
S'étendant sur la mer au fort de la tempête,
Apaisa son courroux,
Et fit, au sein profond de leur sombre retraite,
Rentrer les flots jaloux ?
Reviens, reviens, mon Dieu ! car mon âme est pareille,
Dans sa folle douleur,
A la mer agitée où chaque flot s'éveille,
Bondissant de fureur.
Vois ! la dérision, le mépris, les injures,
Rien ne m'est épargné !
Et toi seul peux sonder les profondes blessures
Dont mon cœur a saigné.
Mais j'ai pourtant aussi des droits à ta tendresse,
Car je suis ton enfant,
Le fruit de ton amour, l'œuvre de ta sagesse
Et le prix de ton sang.
Non, tu ne voudras pas que ma vertu succombe
Dans ce combat mortel,
Toi qui nous as promis, au sortir de la tombe,
Un bonheur éternel ;
Ta grâce adoucira mon douloureux voyage,
Car mon âme est à toi,
Et j'ai toujours gardé comme un saint héritage
Ton amour et ta loi.

S'il semble quelquefois, Seigneur, que tu sommeilles
A l'instant du danger,
Cette heure est une épreuve, et soudain tu t'éveilles
Pour bénir ou venger.

Bénis donc, ô mon Dieu! bénis tant de souffrance,
De soupirs et de pleurs;
Mais sur mes ennemis n'exerce ta vengeance
Qu'en les rendant meilleurs!

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ, de Dijon.

Revue des Théâtres.

Les Deux Bergères, opéra-comique en un acte, paroles de M. de Planard, musique de M. Ernest Boulanger.

La scène est dans un château aux environs de Versailles. Le théâtre représente un pavillon avec portes et fenêtres donnant sur un jardin. Il fait nuit; partout brillent des bougies aux lustres, aux candélabres; des verres de couleur sont suspendus aux branches des arbres.

La marquise de Vérigny a marié sa fille, Lucile, à un vieil officier de Louis XV qui a été tué à la bataille de Fontenoi. Lucile habite Paris et la cour; la marquise s'est retirée dans son château au fond du Berri. Un jour elle reçoit de sa fille une lettre dans laquelle elle l'engage à venir bien vite. Quand la marquise arrive, tout respire un air de fête: ce sont des illuminations, de nombreux équipages d'où descendent des seigneurs et de belles dames sous les costumes les plus variés et les plus bizarres, comme pour un bal déguisé. La marquise demande une explication à sa fille. « J'étais occupée des affaires de la succession de mon mari, répond Lucile, je ne voyais personne à cause de mon deuil; mais lorsque la fin de ce deuil approcha, nous étions dans le carnaval, la mode des bals déguisés ré-

gnait avec fureur, toutes les dames de la cour en voulurent donner; sous le masque je pouvais braver l'étiquette, et je fis la folie d'aller à toutes les fêtes de Versailles; là, je rencontrai mon cousin. — Le fils du baron de Sainville, interrompt la marquise; cet orphelin qui a déjà fait la guerre sur mer avec honneur, est capitaine de vaisseau et commandant à Toulon pour sa Majesté? — Lui-même; vous souvient-il que tout enfants que nous étions vous aviez alors projeté de nous unir un jour? — Oui vraiment!.. Votre premier mari, vous le savez, nous avait été imposé par votre père, et depuis votre veuvage j'ai caressé l'idée de vous voir épouser votre cousin. — Je suis une fille soumise, madame, car ce soir je l'épouse.... mais gardez-m'en le secret! — Expliquez-vous! — Oh! c'est un roman; imaginez... » Un laquais vient chercher Lucile; elle prie sa mère de l'attendre et court recevoir les invités qui lui arrivent de tous les châteaux voisins. Une jeune dame entre dans le pavillon; elle y croyait trouver Lucile. « Eh quoi! dit-elle à la marquise, vous ne me reconnaissez pas?.. la comtesse de Mérange! — Comment! vous seriez Hortense? cette petite pensionnaire? — L'amie, la compagne de votre fille? Et quel rapport étonnant dans nos destinées! Entrer ensemble au couvent, en sortir ensemble pour être mariées la même semaine; chacune un mois de mariage, et

nos maris que le canon nous enlève à Fontenoi! — Il ne vous manque plus que de vous remarier à la même minute. — Et mais, ne riez pas! cela pourrait bien arriver; je viens en parler à Lucile. J'ai une collection de parents qui me persécutent pour un second mariage, et je ne suis pas éloignée de dire: oui. — En faveur de quel heureux mortel? — Un officier distingué; le roi lui sourit, et hier au cercle de la reine, il fut pour moi si aimable que cela fit briser de dépit une douzaine d'éventails. — Son nom? — Le baron de Sainville. — Décidément sa destinée ressemble à celle de ma fille, » se dit en riant la marquise. Hortense fait transporter ses cartons dans la chambre que Lucile lui a destinée. Sainville arrive; il est triste, préoccupé; au lieu d'accepter l'invitation de sa cousine pour le bal déguisé, il vient lui faire ses adieux, il part en poste pour Toulon, il va s'embarquer et faire le tour du monde. La marquise est fort contrariée de cette confidence, car sa fille lui a dit : *Aujourd'hui je l'épouse.* Hortense et Lucile rentrent ensemble dans le pavillon; Lucile y vient chercher son cousin pour le gronder de ne pas vouloir assister à son bal. Le romanesque Sainville est forcé de raconter la cause de son refus. « C'était l'hiver dernier; j'étais venu de Toulon faire ma cour à Versailles; insoucieux marin, j'assistais à ses fêtes, à ses bals parés et masqués (invention de quelque méchante fée)! au second de ces bals j'étais au milieu de la foule, j'allais me retirer quand une petite voix bien douce et déguisée, suivant l'usage, vint me dire à l'oreille: « Bonsoir, Sainville! tu es seul, tu rêves tristement, tu cherches peut-être parmi tous ces masques un cœur qui réponde au tien? je te plains, alors! car tu ne trouveras ici que folie et légèreté... Veux-tu venir causer avec moi dans ce coin un peu moins bruyant? Sois confiant; je te connais, je suis ton amie. » Pendant deux mois je l'ai revue sous son déguisement, comme si nous

nous connaissions depuis notre enfance. Sa grâce, son esprit, la délicatesse de son âme, l'admiration que pour elle elle voyait en moi, tout cela forma entre nous le plus tendre lien; mais je ne lui ai jamais avoué que je l'aimais. — Cela est vrai, dit Lucile bas à sa mère. — Où la retrouver? reprend Sainville avec désespoir. Elle m'avait promis de se faire connaître le jour où nous serions unis... mais je l'ai vainement attendue... elle m'a laissé pour adieu une romance sur un refrain à la mode, en me disant: Apprenez cet air; qu'il soit un souvenir entre nous... à mon retour, je le chanterai pour me faire reconnaître. » Hortense, fort intriguée, lui demande cette romance. Il la chante; le refrain est :

Espérance, espérance, espérance!
Jour de bonheur arrivera.

« Vous comprenez, maman, dit Lucile bas à la marquise. — Parfaitement, ma fille, lui répond-elle, et je vous aiderai... Cela est fort touchant. »

Hortense espère que cet amour pour une femme que Sainville n'a jamais vue pourra se guérir. Comme elle feuilletait le portefeuille d'où Sainville a tiré sa romance, elle y trouve un joli dessin. « C'est son portrait, dit le jeune capitaine, c'est son masque et ses habits de bergère. — Quelle idée! se dit à part elle Hortense; j'ai justement dans mes cartons... » En ce moment on entend de loin les instruments du bal. Hortense court à sa toilette; Sainville, pour fuir cet air de danse qui lui rappelle celle qu'il aime, se rend dans le jardin, et Lucile allait reprendre son costume de bergère, afin de rejoindre son cousin, lorsqu'il revient en désordre et tombe tout ému sur un siège. Il a revu sa bergère! « Vous rêvez, lui dit Lucile stupéfaite. — Oh! non; elle m'a chanté le refrain de sa romance, elle m'a donné rendez-vous dans ce pavillon; je l'attends, et mon impatience... » La marquise a tout compris. « Ah! ma petite comtesse, se dit-elle, le

tour n'est pas mauvais! Allons, ma fille, ajoutez-elle plus haut, venez vous habiller pour le bal. — Mais ce rendez-vous me désespère, lui répond tout bas Lucile. — Venez, ma fille! vous saurez tout. » A peine sont-elles sorties qu'Hortense arriva en chantant le refrain convenu : *Espérance ! jour de bonheur arrivera*, et Sainville reprend : *Jour de bonheur est arrivé*. En ce moment Lucile se présente, costumée exactement comme Hortense; la marquise l'accompagne et reste cachée derrière un arbuste. En voyant un déguisement semblable au sien, Lucile feint la surprise; Hortense, qui ne la reconnaît pas, paraît d'abord un peu décontenancée; quant à Sainville, au milieu de ses deux bergères, il est prêt à perdre la raison. Toutes deux l'appellent parjure, toutes deux font semblant de pleurer. .. Il ne sait plus laquelle entendre; enfin la marquise a pitié de lui, elle se montre. « Venez à mon secours, lui dit-il; je ne sais où j'en suis. — Deux! mais c'est très-flateur pour vous. — Comment! vous n'êtes pas plus étonnée? — Non, car je sais tout... c'est une épreuve... Je connais ces deux dames : l'une est véritablement votre bergère de Versailles. — Aïe! aïe! se dit Hortense. — Et, pour vous le prouver, voici votre portrait que votre bergère a confié à ma fille; de plus, je suis chargée de vous avertir que son bonheur est d'unir sa destinée à la vôtre et que vous l'épouserez .. dans un quart d'heure. J'ajouterai que votre bergère a une gentille amie qui aime à se divertir et que toutes deux d'accord ont pris le même costume... je ne me mêle plus du reste. — La marquise est charmante avec son petit mensonge, se dit Hortense tirée d'embarras. — Mais c'est précisément le reste qui me désole, s'écrie le pauvre Sainville. Pourquoi celle que j'aime ne se découvre-t-elle pas? — Comment! vous ne reconnaissez pas un joli pied, une jolie main? — Sa main! je ne l'ai jamais vue! Vous savez l'étiquette : les dames à la cour n'ont jamais leurs

gants. » La marquise lui fournit ce moyen de sortir d'embarras : les deux bergères mettront chacune une main dans celle de Sainville, et il devinera la femme qu'il aime. « Prenez garde! ajoute-t-elle, l'erreur serait fâcheuse! » Lucile est fort émue, Hortense trouve cela très-amusant... Sans hésiter, le capitaine tombe aux genoux de Lucile; les deux bergères ôtent leur masque... et Sainville s'écrie : « Ah! maintenant, je vois clair dans mon cœur où souvent ma cousine faisait un peu de tort à ma bergère. — Il vous faudra l'aimer pour deux, » lui dit la marquise; et tout le monde va danser en attendant la noce.

Les deux bergères, la marquise cachée derrière un arbre, le capitaine de vaisseau que je vois d'ici poudré et vêtu de taffetas lilas, tout cela est parfaitement rococo, diraient nos jeunes artistes, et je ne doute pas, mesdemoiselles, que vous n'ayez vu cette scène en trumeau, en dessus de porte, dans quelque vieux château, ou sur un de ces éventails de votre bisaïeule qui sont aujourd'hui tant à la mode.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Nécrologie.

Madame Louise Lemer cier, née Viberti, vient de mourir après une douloureuse maladie. Née à Turin, bien qu'elle ne répudiât jamais son pays, cependant elle avait accepté la France pour sa patrie; car la patrie de cette femme au cœur si bon, à l'âme si aimante, c'était le lieu où elle avait trouvé le plus d'amis. Aimer, pour elle, c'était exister... Elle aimait tout ce que Dieu avait créé : le ciel, les nuages, le soleil, les oiseaux, les fleurs surtout! Elle aimait les œuvres d'imagination, la bonne musique, la belle peinture... pieuse catholique, elle aimait Dieu et la Vierge de

tout son cœur; donner était sa passion de chaque jour; elle aimait ceux qui étaient malheureux; pour les soulager; ceux qui étaient heureux, pour partager leurs plaisirs. Elle jouissait avec bonheur des biens répandus dans la nature, ainsi que des distractions du monde; son cœur semblait un autel d'où s'élevait un continuel encens d'amour et de reconnaissance vers son Créateur; aussi, c'est sans doute pour qu'elle pût quitter la vie et ses amis, sans désespoir, que Dieu lui a envoyé de si grandes souffrances!

Louise Lemercier a fait dans sa langue maternelle des vers empreints de poésie et de sentiment; elle a écrit dans notre langue des romans d'une imagination douce et d'une observation vraie : *Marguerite de Beaumesnil*, *Suzanne*, *Victor Amédée*, *la Famille piémontaise*, *la Camériste*, et *Une femme à quarante ans*. Tous les arts obtinrent son hommage; deux statuettes, *Une jeune paysanne piémontaise filant au fuseau*, et *Une jeune Grecque donnant à manger à une tortue*, sont des œuvres pleines de grâce et de charme. Ne croyez pourtant pas, mesdemoiselles, que notre chère Louise fut une de ces femmes que l'on accuse d'avoir les cheveux en désordre et les mains peu soignées; non! elle avait été belle et charmante; elle était restée élégante et recherchée dans sa toilette; elle aimait les bijoux, les étoffes brillantes; son caractère était simple et naïf comme celui d'une jeune fille; elle possédait l'esprit le plus aimable, le plus rare... l'esprit du cœur!..... Bonne Louise! du haut du ciel où maintenant vous êtes, recevez ce dernier souvenir d'amitié de celle qui ne pourra plus penser à vous sans avoir des larmes dans les yeux, et parler de vous sans un profond chagrin dans le cœur. Adieu, chère Louise, adieu!... Au revoir!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Il y a un proverbe nouveau d'après lequel *deux délogements valent un incendie*. Ce proverbe est malheureusement vrai. Heureux ceux qui demeurent dans leur maison, qui ne font que passer d'une chambre dans l'autre pendant qu'on en change les papiers, les tentures!.. Nos bisaïeules délogeaient moins souvent que nous; les meubles changeaient aussi bien moins souvent de mode. De nos jours, il faudrait renouveler son mobilier tous les cinq ans, le luxe des appartements étant monté à un point extrême; c'est ce qui ruine; d'autant plus que l'on tient moins à être riche qu'à le paraître, et cela conduit bien loin!.. Moi, si je me mariaais, si j'avais 200,000 fr. de dot et si j'épousais un jeune homme dont l'industrie, dont l'état lui rapporterait 10,000 livres par an, ce qui nous ferait 18 ou 20,000 livres de rente, voici comme je demanderais à faire meubler l'appartement que je voudrais habiter. D'abord, on dit que pour se loger il faut mettre le dixième de son revenu; je choisirais un appartement dans le quartier qui conviendrait à l'état de mon mari, loin des métiers qui font du bruit, de la fumée, et le plus près possible des grands parents et des amis d'enfance, *car il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié*. Je désirerais à cet appartement une cuisine au nord, une salle à manger au midi, et les autres pièces au levant. L'*antichambre* serait peinte en marbre jaune : de chaque côté se trouveraient des banquettes recouvertes en moquette gros bleu, des rideaux de satin de laine gros bleu, soutenus par des anneaux de cuivre sur un bâton de cuivre; les embrasses en étoffe pareille. La *salle à manger* serait tapissée de papier vert pâle, à dessins veloutés, vert foncé. Un buffet à deux étagères, une console aussi à étagères, une table ronde, à un pied, recouverte d'un tapis de velours vert, des chaises recouvertes en ve-

lours vert, avec clous dorés; le tout en bois d'acajou, ainsi que les galeries qui recouvrent les rideaux de mousseline et les bonnes-grâces formées d'un lé et demi de velours; la pendule serait un tableau-horloge représentant une scène du drame de la *Pie voleuse* : la pauvre servante de Palaiseau que l'on conduit au gibet, au moment où l'on trouve dans le clocher le couvert d'argent qu'y avait déposé la pie, et l'horloge du village sonnerait pour empêcher l'exécution de la pauvre fille. Ce tableau n'existe que dans mon imagination, je t'en préviens; mais je vais donner ce sujet à un peintre. Le *cabinet* de mon mari aurait des bibliothèques, un divan à accotoir (je te demande pardon du mot, qui n'est peut-être pas dans le dictionnaire), un fauteuil Louis XV, un secrétaire, des galeries sculptées, des fauteuils, le tout en ébène, ou, plutôt en bois de châtaignier teint en noir. Les bonnes-grâces, les portières en tapisserie bouclée; les meubles couverts de même, ornés de clous dorés; la cheminée recouverte en velours. Pour pendule, un modèle en bronze et le socle en marbre noir. Pour la *chambre à coucher*, armoire à glace, lit, toilette à la duchesse, secrétaire roulant, chiffonnier, petit tête-à-tête, fauteuils, chaises en acajou; galeries de fenêtres, de portières, ciel de lit, aussi en acajou, ces trois objets ornés chacun de trois sujets en bois sculpté, celui du milieu ayant la forme d'une espèce d'écusson où l'on peut faire mettre ses armes. La pendule en bronze doré, le sujet : la *Vierge à la chaise*; rideaux en damas soie et laine cramoisi sur grenat. Cheminée recouverte en velours grenat et garnie de lambrequins de tapisserie faite à la main. *Chambre de travail* ou *chambre d'enfant*. Armoire au linge, armoire à portemanteaux, armoire aux provisions, métier à broder, filoir, table carrée, le tout en acajou; rideaux de damas de laine grise, chaises en acajou, recouvertes de damas de laine grise. *Salon*. Piano, étagère, table

ovale, galeries de fenêtres et de portière en palissandre sculpté; tête-à-tête, fauteuils, chaises, aussi en palissandre, couverts en damas de soie cramoisie; rideaux, portières, bonnes-grâces en damas pareil. Pendule, lustre, candélabres en rocaille. Les petits rideaux de l'antichambre, de la chambre de travail, en mousseline unie, retirés chacun par deux glands de coton blanc; les petits rideaux de la salle à manger, du cabinet de mon mari, en mousseline guipure, retirés de même; ceux de ma chambre à coucher, ceux du salon en tulle de coton brodé au crochet, garni d'un tulle brodé cousu à plat tout autour et froncé aux coins; de grands rideaux de mousseline brodée au crochet, à dessins *renaissance*, sous les rideaux de la chambre à coucher et sous ceux du salon. Les patères en cuivre ou en bois, selon les galeries. Les tête-à-tête, les chaises et les fauteuils du salon et de la chambre à coucher seraient *capitonés*, c'est-à-dire piqués et ornés d'un bouton, ou d'une espèce de rosette... Lorsque cet appartement serait ainsi arrangé, je n'y ferais plus de changement pendant quinze années. Mais alors j'aurais sans doute un vieux château, une jolie *villa*, j'y ferais transporter ces meubles, j'en achèterais d'autres, et nous ne nous quitterions plus jusqu'à la fin de nos jours, car il me semble qu'il doit y avoir des rapports entre l'âge, la toilette et l'ameublement des femmes. Et puis chaque année je ferais des économies pour acheter quelques bons tableaux; c'est un luxe qui parle aux yeux et à l'esprit... de plus, les tableaux augmentent de prix avec les années... tu vois que je serais aussi un calculateur habile... Dame! il me semble que quand on est maîtresse de maison, qu'on peut devenir mère de famille, on doit avoir pour but de faire prospérer sa maison, d'enrichir sa famille. Mais je descends de ces *châteaux en Espagne* pour retomber dans la réalité.... Ainsi donc... à notre planche III.

Le n° 1 est un dessin de fichu à la *Marie-Antoinette* qui se brode sur tulle en application, ou bien au crochet ou en points de chaînette, en suivant les contours de ces dessins. Le tour se garnit d'un picot.

Le second n° 1 est la pointe de ce fichu qui se reporte étoile sur étoile. On rapproche les deux pointes de ce fichu sur le haut de son busc, où on les retient par une rosette de ruban, de manière à ce que ce fichu fasse pèlerine derrière et que les deux pointes retombent en pointes de cravate le long du busc jusqu'au bas de la taille.

Ce fichu, que tu m'as demandé, coûte 6 francs tout dessiné sur beau tulle, à la *Brodeuse*.

Il se fait aussi en mousseline ou en tulle uni et se garnit d'un tulle brodé, à peine froncé, haut de 4 centimètres. On peut aussi le faire en tulle noir garni de dentelle noire.

Le n° 2 est un col qui se brode sur tulle en application, ou de la même manière que le fichu; il coûte 1 fr. 75 c. tout dessiné sur beau tulle, au coin de la place Vendôme.

Le n° 3 est un des coins d'un mouchoir qui se brode au passé en coton blanc; la raie qui se trouve au milieu du grain de café et les deux cercles qui l'entourent se font aussi au passé en coton rouge ou bleu; ensuite le mouchoir se festonne tout autour en coton rouge ou bleu. Ce dessin est plus joli qu'il n'est gros. Ce mouchoir coûte 6 fr. tout dessiné.

Le n° 4 est un dessin de manchette qui se brode sur tulle en application; cette manchette se double ensuite d'un ruban de gros-de-Naples bleu ou rose, et coûte 1 fr. la paire toute dessinée.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis sur mousseline, se termine des deux côtés par un point à jour et sert à orner le haut des chemisettes de mousseline, que l'on fronce devant et derrière à cet entre-deux, et que l'on plisse ensuite à tuyaux d'orgue. Il faut pour cela que la

mousseline ait trois fois la largeur de la longueur de l'entre-deux.

Le n° 6 est un autre coin de mouchoir qui se brode en points de feston, en coton blanc, en coton de couleur, ou même en soie jaune.

Pour les n°s 7, 8, 9, 10, achète 128 centimètres de ruban de satin, large de 4 centimètres, *rose foncé*; 98 centimètres *rose*, 72 centimètres *rose pâle*, 40 centimètres *rose très-pâle*; — des cartes à jouer, 6 centimètres carrés de ruban de satin blanc.

Prends le ruban *rose foncé*, tailles-en 16 morceaux sur le patron n° 1; — prends le ruban *rose*, tailles-en 14 morceaux sur le patron n° 2; — prends le ruban *rose pâle*, tailles-en 12 morceaux sur le patron n° 3; — prends le ruban *rose très-pâle*, tailles-en 8 morceaux sur le patron n° 4.

Plie chaque morceau de ruban à l'envers en réunissant et en cousant ensemble les deux côtés de la lisière, retourne ces morceaux de ruban à l'endroit, tu as le modèle n° 8; forme un pli creux au bas de ce modèle en rapprochant ces deux demi-cercles de manière à ce qu'ils forment un rond au milieu (les deux demi-cercles ne sont là que pour aider à cette explication); aie soin, pour faire ce pli, de bien prendre le ruban double et que la couture soit bien au milieu du dessous; arrête ces plis par quelques points, tu auras le modèle sous le chiffre 6.

Toutes ces feuilles ainsi préparées, taille une carte sur le modèle n° 9; commence par prendre les feuilles *rose foncé*, place-les à 5 millimètres en dedans du bord extérieur de ce modèle, chiffre 7; laisse le même intervalle entre chaque nuance de feuilles.

Coupe en satin blanc un rond sur le modèle, chiffre 8, fronce-le comme si tu y avais introduit un bouton, de cette manière ce rond se trouvera réduit au modèle, chiffre 9; couds ce rond au milieu de tes feuilles, passe encore quelques points irrégulièrement au milieu de ce rond, de

manière à imiter le cœur de ce dahlia qui est sous le n° 10, mais beaucoup plus petit que ne sera le tien. Ces dahlias servent de rosettes pour les fichus à la *Marie-Antoinette*; ils servent aussi à relever les jupes de mousseline, l'été; on peut les faire en gros-de-Naples.

Voici les bals finis; après la danse, le chant; ce ne sont que matinées et soirées musicales; je n'ai donc plus à te parler toilettes de bal. Pour le matin, je te conseillerais une robe de pékin rayé noir et rouge, puce et orange, rose et gris; un camail de gros-des-Indes noir garni de passementerie noire; un manchon d'hermine; un chapeau de gros-des-Indes blanc, rose ou bleu; des bottines noires; des gants noirs, et un sac de velours brodé en perles d'acier pendu à ton bras. Pour le soir, je te conseillerais une robe de tarlatane blanche, bleue ou rose (c'est un organdi de laine); dans le bas de la jupe, quatre plis de 10 centimètres en comptant l'ourlet, des manches courtes relevées devant par un dahlia, un corsage à la *Vierge*; un fichu à la *Marie-Antoinette*, un dahlia pour l'arrêter sur le haut du busc; des bruyères formant grappes, attachées de chaque côté du bas de ta tresse, et retombant sur ton cou. Devant, les cheveux relevés en longs bandeaux crépés en dedans. Ou bien deux gros bouquets de violette montés sur un fil d'archal et placés de chaque côté du bas de ta tresse; devant, tes cheveux frisés en trois longs tire-bouchons tombant jusque sur le haut de ton corsage; gants blancs, souliers de satin noir.

Les chapeaux redeviennent plus longs des joues. J'ai vu des robes de mousseline de laine grise, marron, avec des pois gris foncé, marron foncé, larges comme une pièce de un franc; c'est une vieille mode qui revient.

Mais le froid a reparu, le printemps nous fera encore faux bond cette année. Décidément le printemps n'existe que sur l'almanach, où il n'est plus que pour mémoire.

Adieu, ma chère amie. Sois persuadée, si tu ne me vois pas répondre à toutes tes demandes, que cela m'est impossible, ou plutôt que cela est impossible... mais aime-moi toujours... *quand même*.

J. J.

Ephémérides.

Mars, en chronologie, est le troisième mois de l'année, selon la manière ordinaire de compter. Ce mois était le premier chez les Romains; on le place encore ainsi dans quelques calculs ecclésiastiques, lorsqu'il s'agit de compter le nombre d'années qui se sont écoulées depuis l'incarnation de notre Seigneur, c'est-à-dire depuis le 25 de mars.

En Angleterre le mois de mars est le premier mois de l'année, puisqu'elle commence le vingt-cinq. Les Anglais comptent néanmoins ce mois comme le troisième, pour s'accommoder à la coutume de leurs voisins; il en résulte qu'à cet égard on parle d'une façon et que l'on écrit d'une autre.

En France on a commencé l'année à Pâques jusqu'en 1564, de sorte que la même année avait ou pouvait avoir deux fois le mois de mars, et on disait : *mars devant Pâques* et *mars après Pâques*; alors le commencement d'un mois était d'une année et la fin était d'une autre.

C'est Romulus qui divisa l'année en dix mois et donna le premier rang à celui-ci, qu'il nomma du nom de *Mars*, son père. C'était en ce mois que l'on sacrifiait à Anna Perenna, qu'on commençait les comices, que l'on faisait l'adjudication des baux et des fermes publiques, que les femmes servaient à table les esclaves et les valets, comme les hommes le faisaient aux

saturnales, que les vestales renouvelaient le feu sacré. Le mois de mars était sous la protection de Minerve; il a toujours eu trente-un jours. Ce mois avait la réputation d'être malheureux pour les mariages, ainsi que le mois de mai. Numa changea l'ordre institué par Romulus, et fit commencer l'année au premier janvier; l'année se trouva ainsi de douze mois, dont janvier et février étaient les premiers. C'est vers la fin du mois de mars que le printemps commence, le soleil entrant au signe du bélier.

—
22 mars 1594. Entrée de Henri IV à Paris.

L'abjuration de Henri IV porta un coup fatal au parti de la ligue; vainement l'un de ses prédicateurs s'écria : *Quand Dieu descendrait du ciel et me dirait que le roi s'est converti, je ne le croirais pas*; vainement l'avocat Louis d'Orléans redoubla de fureur dans son libelle intitulé *le Banquet du Comte d'Arête* : le badinage ingénieux et profond de la satire Ménippée couvrit de ridicule ces déclamateurs fanatiques.

Cependant les affaires du roi n'avançaient pas encore aussi vite que la saine partie de la nation le désirait. C'est alors que, reconnaissant l'insuffisance de son courage et de ses forces militaires, il se décida à user d'un moyen reprouvé par une morale sévère, mais légitimé sans doute en cette circonstance par les grandes vertus et les nobles intentions de celui qui le mettait en œuvre. Connaissant la vénalité des gouverneurs qui tenaient pour la ligue diverses villes et places fortes, il entra en marché avec eux, et partout ce nouveau genre d'attaque obtint un succès plus prompt, plus décisif que celui du canon. Sully nous a transmis dans ses *Economies royales* le mémoire exact des sommes que coûta la conquête des principales villes du royaume.

Le comte de Belin, gouverneur de Paris, avait promis d'en ouvrir l'entrée au roi; mais les ligueurs conçurent des soupçons et le destituèrent le 17 janvier 1594. Le comte de Brissac fut mis à sa place; après avoir prêté tous les serments exigés, il les viola presque aussitôt en vendant Paris moyennant la somme d'un million six cent quatre-vingt mille quatre cents livres.

« Ainsi, comme l'observe M. Dulaure, » ce fut aux dépens du fisc royal, c'est-à- » dire aux dépens de la nation française, » que les gouverneurs vendaient à Henri IV » ce qui ne leur appartenait pas. Aussi le » jour même où ce roi entra dans Paris, » ayant pendant son dîner fait venir un » nommé *Nicolas*, homme jovial et facé- » tieux, il lui fit cette question : *Que veux-* » *tu dire de me voir ainsi à Paris comme* » *j'y suis?*— *Sire*, répondit *Nicolas*, *on* » *a rendu à César ce qui appartenait à* » *César.* — *Ventre-saint-gris!* répliqua » ce roi, *on ne m'a pas fait comme à* » *César, car on ne me l'a pas rendu à* » *moi, on me l'a vendu.* L'*Estoile*, qui » rapporte ce fait, ajoute que le roi dit ce- » la en présence du sieur de Brissac de » Lhuillier, prévôt des marchands, et » d'autres vendeurs; c'est ainsi qu'il les » appelait. »

Mosaique.

—
L'honneur se conserve par l'honneur; n'avilissez pas le coupable, il se relèvera de sa chute.

—
Toi-même es maître de ton sort, toi-même peux choisir le bien et le mal.

—
Mortel, applique-toi d'abord à te connaître : parle ensuite des défauts d'autrui.

Maximes chinoises.

aris,
roi;
çons
. Le
près
l les
Paris
cent

ure,
st-à-
aise,
i IV
si le
ris ,
un
acé-
eux-
nme
, on
it à
iqua
ne à
u à
qui
ce-
de
et
les

eur;
vera

toi-

on-
rui.
.



La Fille du Geôlier.

CANTILÈNE pour voix de Tenor.

Paroles de M^{ME} EMILE BARATEAU.

Musique de G. DUPREZ, de l'Académie Royale de Musique.

Accomp^{te} de Guitare par M^{ME} CARCASSI.

Allegretto.

GUITARE. *p*

CHANT.

PIANO. *Ped. pp*

Dans la de-meu - re

som-bre Où je suis rete - nu, d'un ciel d'azur, dans l'om-bre, un rayon m'est ve-

col canto.

Piu mosso.

- nu, un rayon m'est ve - nu!... A tra-vers cette gril - le,

col canto.

Com-meune fleur qui bril - leaux yeux du pri-son-nier,

j'ai vu la pau-vre fil-le, la fil-le

col canto.
a piacere, rit.
1^o Tempo.
du géo-lier! j'ai vu la fil-le du géo-lier!

2

Lorsque devant ma porte
Quelqu'un passe, en tremblant,
C'est Minna, qui m'apporte
Des fruits ou du pain blanc,
Des fruits ou du pain blanc!...
A travers cette §

3

Aussi dans ma prière,
Oui, ma voix, tous les jours,
L'invoque la première,
Et la nomme toujours!...
Oui, la nomme toujours!...
A travers cette §

4

Qu'un jour on me délivre,
Elle restant ici!
Je dirai: Je veux vivre
Où Minna vit aussi.
Où Minna vit aussi!...
A travers cette §



Gravé par Demours.

Journal des Demoiselles.

11^e année.

N^o IV.

Ayuntamiento de Madrid